

Les trois récits autobiographiques
du P. Martin Du Fay de Lavallaz
(1755-1832)

suivis de 56 pièces inédites

publiés par
† André DONNET
avec la collaboration
de Madame Marie-Anne VON SURY-VON ROTEN

Sources et abréviations

<i>Alm. gén.</i>	<i>Almanach généalogique suisse.</i>
AV	Sion, Archives cantonales du Valais.
<i>Ann. val.</i>	<i>Annales valaisannes</i> , bulletin de la Société d'histoire du Valais romand.
<i>BWG</i>	<i>Blätter aus der Walliser Geschichte</i> , bulletin de la Société d'histoire du Haut-Valais.
CORDONIER	ALAIN CORDONIER, <i>Bibliographie des imprimés valaisans des origines à la fin de l'Ancien Régime (1644-1798)</i> , dans <i>Vallesia</i> , t. XXXIX, 1984, pp. 9-96.
<i>Correspondance</i>	<i>Lettres écrites par le préfet national du Valais</i> (Ch.-Emm. de Rivaz) : t. I (H 29 bis), t. II (H 30), t. III (H 31), t. IV (H 32), ms. aux AV.
<i>DHBS</i>	<i>Dictionnaire historique et biographique de la Suisse</i> , Neuchâtel, 1921-1934, 7 vol. et deux suppléments.
<i>Fiches</i>	<i>Personnages du Valais fichés par l'administration française du département du Simplon</i> , publ. par ANDRÉ DONNET, dans <i>Vallesia</i> , t. XLI, 1986, pp. 193-308.
GC	JOSEPH et EUGÈNE DE COURTEN, <i>Famille de Courten. Généalogie et services militaires</i> , Metz, 1885, 258 p. pl.
GK	<i>Généalogie de Kalbermatten</i> , établie par ALPHONSE DE KALBERMATTEN de 1947 à 1957. Copie aux AV, fonds de Kalbermatten, P 364.
GW	<i>Généalogies manuscrites</i> établies par ALBERT DE WOLFF, aux AV.
H	Fonds de l'Helvétique, aux AV.
HENGgeler I	RUDOLF HENGgeler, <i>Professbuch der fürstl. Benediktinerabtei... Einsiedeln</i> , Zoug, 1933, 676 p. (<i>Monasticon-Benedictinum Helvetiae</i> , Bd. III.)
HENGgeler II	RUDOLF HENGgeler, <i>Das Stift Einsiedeln und die Französische Revolution. Ein Beitrag zur Einsiedler Klostersgeschichte von 1790-1808</i> , Einsiedeln, 1924, 160 p.
HS	<i>Helvetia Sacra</i> , publiée par Albert Bruckner, Berne, 1972 et suivantes.
<i>Journal</i>	<i>Journal tenu par le préfet du Valais depuis le 16 juillet 1798, jour de mon installation, jusqu'au 28 février 1800</i> , 2 vol. in-folio, ms aux AV : H 37 et H 38.
M	Fonds de la Médiation (République indépendante 1802-1810), aux AV.
Rp	Registre de paroisse, avec les sigles suivants : * naissance ensev. sépulture bapt. baptême ∞ mariage † décès
Rz	Fonds de Rivaz, aux AV.
SIX	GEORGES SIX, <i>Dictionnaire biographique des généraux et amiraux français de la Révolution et de l'Empire</i> , Paris, 1934, 2 vol.
STRICKLER	<i>Actensammlung aus der Zeit der Helvetischen Republik</i> , publ. par JOHANNES STRICKLER, t. I, Berne, 1886.

Introduction

Les Archives du couvent d'Einsiedeln conservent le manuscrit original, rédigé en langue française, de l'autobiographie partielle du P. Martin de Lavallaz. Autobiographie partielle, car, si l'auteur la commence à sa naissance en 1755, il ne la poursuit plus à partir de 1803, alors que lui-même a vécu encore près de trente ans.

Celle-ci se présente sous la forme de trois petits cahiers à peu près de même grandeur : haut. 20,5/21,7 × larg. 18 cm.

Chacun des trois cahiers est muni d'un titre et d'un explicit.

La première partie est intitulée : *Relation de la vie du Père Martin Du Fay de Lavallaz, bénédictin et capitulaire de l'Abbaye princière d'Einsiedeln en Suisse. 1789.* L'explicit donne la date exacte de l'achèvement du cahier : « Le 1^{er} août 1789 ».

Elle est précédée d'une *préface* dans laquelle l'auteur expose les trois raisons qui l'ont déterminé à rédiger cette relation : 1^o rendre gloire à Dieu de sa conversion ; 2^o exhorter le pécheur à retourner à Dieu ; 3^o remercier Dieu de la grâce qu'il lui a accordée à lui, « la plus indigne des créatures ».

La première partie proprement dite contient la narration circonstanciée de son itinéraire personnel, de sa naissance en 1755 jusqu'à sa première messe célébrée à Einsiedeln en 1787 : sa famille, le remariage de sa mère, ses études, la dissipation de ses mœurs, un accident bénin, le choix de la carrière des armes, le projet de mariage avec « une personne de qualité » ; à vingt-quatre ans, après six ans de service, il atteint le grade de capitaine de la compagnie colonelle ; ses pensées sont alors tout occupées « des honneurs, des richesses et de la volupté » ; en un mot, il mène « une vie impie ». A Saintes (Saintonge), en 1783, son cœur est touché par la grâce ; dès lors, il livre un dur combat avant de se décider, sur le conseil d'ecclésiastiques valaisans, à embrasser l'état religieux. Décision prise, il fait une visite à Einsiedeln. Il met en ordre ses affaires en Valais, puis regagne le régiment de Courten qu'il quitte définitivement le 19 mai 1784 et arrive à Einsiedeln, le 4 juin suivant. Il prend l'habit le 8 septembre ; le 8 septembre 1785, il fait sa profession solennelle ; le 17 juin 1787, il célèbre sa première messe.

Cette relation occupe treize pages du manuscrit.

Après quelques pages laissées en blanc, l'auteur consacre cinq pages à des *Prières qui doivent être dites plus d'esprit et de cœur que de bouche*, rédigées en 1792. On peut se poser la question : que viennent faire ici, placées entre deux récits autobiographiques, l'un de 1789 et l'autre de 1798, ces pages de prières ? Souci de chronologie ? par opportunité ou par commodité ?

La deuxième partie s'intitule : *Événements qui sont arrivés au P. Martin Du Fay de Lavallaz, bénédictin et capitulaire de la princière Abbaye d'Einsiedeln en Suisse, lorsque les Français arrivèrent à Einsiedeln. 1798.* L'incipit indique où et quand l'auteur a rédigé son texte : « en l'Abbaye impériale de Petershausen, près de Constance, le 7 novembre 1798 ».

Le titre correspond bien au libellé de la deuxième partie : il s'agit de l'attitude du P. Martin à l'égard des Français et de la manière dont il a réagi envers eux. Sa résolution de demeurer au couvent, seul des pères avec deux frères

convers ; le « miracle » de la Sainte-Chapelle ; les réquisitions de vivres et d'argent des Français. Il est enfermé quatre jours dans sa cellule. Il est ensuite conduit à Zurich auprès du général Schauenbourg, qui l'invite à sa table deux jours consécutifs, leur conversation [porte] sur la façon de vivre des religieux. Le P. Martin est autorisé à se rendre au couvent des religieuses de Fahr, dépendant d'Einsiedeln, mais reçoit en même temps l'interdiction de sortir de la Suisse. Le général Schauenbourg l'invite une nouvelle fois à dîner chez lui à Zurich et lui propose en vain de rendosser l'habit d'officier. Rentré à Fahr, il décide de retourner à Zurich pour savoir ce qu'il est advenu de deux confrères qui y avaient été conduits. Il apprend alors que Rapinat, commissaire français en Helvétie, lui ordonne de quitter la Suisse sur-le-champ : le P. Martin est conduit, par Winterthur et Frauenfeld, à l'Abbaye de Petershausen, où il arrive le 30 mai 1798.

Cette partie occupe douze pages du manuscrit.

La troisième partie est intitulée : *Suite de la relation des événements arrivés au P. Martin Du Fay de Lavallaz, bénédictin et capitulaire de l'Abbaye princière d'Einsiedeln en Suisse. 1799.*

Quatre pages du manuscrit sont consacrées au récit des circonstances qui ont marqué le séjour du P. Martin en Valais en mars 1799, où il se rend pour assister sa mère dans sa vieillesse. Il quitte Petershausen le 5 mars 1799. Au terme de quatre semaines, sous prétexte qu'il cherchait « à fanatiser le peuple », le Directoire helvétique ordonne de l'arrêter et de le faire conduire à Bâle sous bonne escorte. Les représentations qu'il élève à Lucerne et à Bâle auprès des préfets pour se justifier demeurent sans réponse. Rendu à la liberté à la frontière de la Forêt-Noire, il se rend à l'abbaye de Saint-Blaise, dans le district de Hochschwarzwald.

Telle est la narration qu'il rédige, le 1^{er} juin 1799, à Saint-Blaise.

En 1803, à Einsiedeln, il achève ses souvenirs en une page ; demeuré jusqu'au 23 mai 1800 à Saint-Blaise, il est envoyé à Gurtweil, prévôté située à trois kilomètres au nord-est de Waldshut, pour servir d'interprète aux troupes françaises qui sont dans la région. Il quitte Gurtweil le 6 octobre 1801, se rend à Sierre où il séjourne quatre mois et regagne enfin Einsiedeln le 11 février 1802.

* * *

Ce qui peut paraître surprenant, c'est que personne, à notre connaissance, n'ait songé à publier intégralement, dans le texte original français, la relation du P. Martin de Lavallaz.

Sans doute, comme on va le voir, est-ce dû au fait que le premier article qui, en 1880, lui a été consacré par son confrère le P. Jean-Baptiste Müller a été publié en allemand. Aucun historien romand ne s'est-il inquiété de l'existence de l'original qui est explicitement mentionné ? Quoi qu'il en soit, il faut attendre 1923 pour que le P. Léonard Hugener, préfet du collège d'Einsiedeln, publie enfin dans l'*Almanach du Valais*, un article en français contenant de larges extraits de l'original.

Mais passons en revue, une fois de plus, les articles consacrés au P. Martin de Lavallaz :

Le P. JOHANN-BAPT. MÜLLER, *Pater Martin Du Fay de Lavallaz, Benedictiner von Maria-Einsiedeln (1755-1832). Sein Beruf zum Kloster, seine Erlebnisse in den Tagen der franz. Revolution*, dans *Studien und Mitteilungen aus dem Benediktinerorden*, Brunn, 1880, pp. 162-184. — Plus connu en Valais sous la forme d'un tiré à part de 24 pages. Ce texte du P. Müller a été lui-même traduit en français par une main anonyme contemporaine, qu'on trouve dans le fond Rz, cart. 201, fasc. 8, 18 pages. Le P. Müller donne un excellent résumé de la relation du P. Martin, assorti de quelques citations. Il est le premier auteur qui dit que le P. Martin a rédigé ses souvenirs par ordre de ses supérieurs, fait que l'auteur lui-même n'affirme pas dans sa préface.

Le P. LÉONARD HUGENER, dans *Ein Mönchsleben in bewegter Zeit*, dans *St. Meinradsraben* (1915, n^{os} 1 et 2, pp. 9-11 et pp. 25-29), donne un bref résumé, en deux parties, de la carrière de l'officier au régiment de Courten et des tribulations du moine bénédictin dans la tempête de la Révolution française.

Le P. ODILO RINGHOLZ, sous le titre *Wallis und Einsiedeln*, consacre, au nombre des Valaisans entrés à Einsiedeln, une brève notice au P. Martin dans *Volkskalender für Freiburg und Wallis*, 1918, pp. 39-40.

Le P. LÉONARD HUGENER, *Dom Martin Du Fay de Lavallaz, bénédictin d'Einsiedeln*, dans *Almanach du Valais*, 1923, pp. 45-51. Dans cet article, le plus étendu en français jusqu'à ce jour, le P. Hugener cite de larges extraits de la relation du P. Martin. — L'auteur explique dans une note (p. 45, note 1): « Nous citons textuellement les paroles du P. Martin, consignées dans son *Autobiographie* écrite en 1789 sur le désir de son Abbé. » On relève dans cette note plusieurs inexactitudes: le P. Hugener ne cite pas toujours « textuellement » les propos du P. Martin, il adapte parfois sa translation. De plus, l'« autobiographie » ne date pas de 1789, mais, comme on l'a noté ci-dessus, l'autobiographie est partielle et elle a été rédigée à quatre dates successives: le 1^{er} août 1789, le 7 novembre 1798, le 1^{er} juin 1799 et en 1803.

Le P. RUDOLPH HENGELER présente dans son *Professbuch* qui a paru en 1933, pp. 462-463, une excellente notice sur le P. Martin de Lavallaz.

Enfin MARIE-ANNE VON-SURY-VON ROTEN, dans son article intitulé *Pater Martin Du Fay de Lavallaz (1755-1832). Ein Walliser Mönch in Einsiedeln zur Zeit der Franzosen- Einfälle*, dans *BWG*, Bd XIX, 2. Jahrg., 1987, pp. 395-412, offre à ce jour l'étude la plus poussée sur le P. Martin. Madame von Sury a utilisé les dossiers conservés à Einsiedeln, des documents contenus dans le fonds Joseph de Lavallaz et dans le fonds de Rivaz, tous deux aux Archives cantonales.

C'est après avoir lu avec un grand intérêt l'article de Madame von Sury, révélant l'existence de nombreux documents, que j'ai conçu le dessein de publier enfin intégralement, en collaboration avec Madame von Sury, le manuscrit original du P. Martin et les textes qu'elle cite.

Muni d'une autorisation en bonne et due forme du R. P. Abbé d'Einsiedeln, obtenue grâce à une requête de Madame Marie-Anne von Sury-von Roten, le P. Joachim Salzgeber, archiviste du couvent d'Einsiedeln, a eu l'extrême obligeance de communiquer en prêt aux Archives cantonales à Sion le dossier personnel du P. Martin. Avant de restituer le dossier à Einsiedeln, nous avons pris des photocopies des pièces que nous avons numérotées par commodité.

Nous avons commencé par établir le texte de la relation du P. Martin, tout en nous efforçant d'identifier les personnages et d'expliquer sommairement les

événements. De son dossier personnel, nous avons retenu les documents que le P. Martin cite ou auxquels il fait allusion. L'établissement des textes français et latins n'a pas suscité de particulières difficultés ; en revanche, pour les textes allemands, écrits en gothique, Madame von Sury a assuré leur transcription non sans s'entourer du concours d'aides bénévoles.

De notre côté, nous avons effectué des recherches dans nos fonds d'Archives valaisannes. Elles nous ont permis de recueillir plus de trente documents inédits relatifs au P. Martin, conservés notamment dans les volumes de la *Correspondance* du préfet national Ch.-E. de Rivaz et dans son *Journal* de 1798 à 1800.

Au total, nous sommes en mesure de donner in extenso, en annexe, près de soixante documents.

En ayant sous les yeux la collection de textes inédits que nous révélons, le lecteur pourra encore parvenir à une meilleure connaissance du P. Martin, de son entourage et de ses amis, en attendant que d'autres chercheurs mettent la main sur de nouveaux documents. Car nul n'ignore que, dans de tels travaux, la prospection des sources n'est quasi jamais terminée, et que, dans le cas particulier, il faut en outre émettre le vœu qu'un jour soit enfin établi un inventaire détaillé qui rende accessible le considérable fonds de Courten, déposé aux Archives cantonales.

I

Relation de la vie du Père Martin Du Fay de Lavallaz, bénédictin et capitulaire de l'Abbaye princière d'Einsiedeln en Suisse. 1789.

Préface

Ce qui m'a déterminé à donner la relation de ma vie au jour sont principalement trois raisons :

Premièrement, afin de rendre gloire à la suprême et infinie bonté et miséricorde de Dieu, puisqu'elle n'appartient qu'à lui seul, pour ma conversion, et en même temps pour inviter tous les hommes à l'en louer, glorifier et bénir sans cesse.

Deuxièmement, pour ranimer le pécheur à retourner aussi de tout son cœur à ce Dieu plein de miséricorde qui voulait que je servisse d'exemple de la bonté avec laquelle il est toujours prêt à recevoir les plus grands pécheurs,

et troisièmement afin que je ne cesse jamais de remercier ce Dieu infiniment miséricordieux d'une grâce si grande et si particulière et si peu méritée, et que je ne discontinue pas de bénir ses miséricordes qu'il a exercées envers moi, la plus indigne des créatures.

Oui, grand Dieu ! Vous avez opéré en moi un grand miracle ; le pécheur le plus endurci, qui a le plus croupi dans le péché et le vice, vous l'avez tiré de la boue, vous l'avez lavé et purifié. C'est votre ouvrage, ô Seigneur, à vous seul en soit rendue la gloire pendant l'éternité. Ainsi soit-il.

Au nom de la très sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit.

Vive Jésus, mon amour, et Marie, sa sainte Mère !

Misericordias Domini in aeternum cantabo. Ps 88, v. 1.

Je louerai éternellement les miséricordes du Seigneur.

Moi, père Martin, je naquis la nuit du 16 novembre de l'année 1755, à Sion, capitale du pays de Valais, dans la maison paternelle. Mon père s'appelait Stanislas, fils de noble François-Jodoc Du Fay de Lavallaz, membre du conseil de la ville de Sion. Ma mère était Marie-Catherine, fille de M. Balet, banneret du louable dizain de Loèche, dans le Haut-Valais¹.

Ma naissance fut comme obtenue du ciel, car ma mère ayant déjà donné le jour à deux filles, ce qui mécontenta beaucoup mon grand-père, parce qu'il désirait ardemment un fils, elle eut recours au Tout-Puissant et le pria comme Anne, mère de Samuel, de lui accorder un fils; elle fut exaucée et je vins au monde. Ma naissance causa la plus grande joie à mon grand-père, à toute la maison et à tous les parents. Je fus baptisé dans la cathédrale par M. Arnold, curé de la ville, et je reçus les noms de Pierre, Louis de Gonzague, François, Joseph; j'eus pour parrain noble François Du Fay de Lavallaz, commandant d'un bataillon du régiment de Courten au service de France, mon parent, et pour marraine noble Marie de Torrenté, épouse de noble de Kalbermatten, général en Piémont².

¹ Baptême à Sion, le 16 novembre 1755, de Pierre-Joseph-François-Aloys, fils de Stanislas de Lavallaz et de Marie-Catherine Balet. Parrain: Pierre de Lavallaz, capitaine et commandant au service de la France; marraine: Marie-Christine de Torrenté, épouse de Grégoire de Kalbermatten (Rp).

Stanislas Du Fay de Lavallaz (Marie-St'-Jacques-Joseph), baptisé à Viège, le 16 août 1728 (Rp), décédé à Sion, le 13 avril 1760 (Rp), épouse à Loèche-Ville, le 17 janvier 1752 (Rp), Marie-Catherine Balet, baptisée à Loèche-Ville, le 20 mai 1731 (Rp), décédée à Sierre, le 11 avril 1804 (GC, p. 71).

De cette union sont nés cinq enfants:

1° Marie-Madeleine, bapt. à Sion, le 26 avril 1753 (Rp).

2° Marie-Barbara, bapt. à Sion, le 27 avril 1754 (Rp).

N.B.: L'une de ces deux filles est décédée avant 1784, à une date que nous ignorons; la survivante, connue sous les prénoms de Marie-Françoise († 1796), épousera à Sierre, en 1773, Gaspard-Eugène Stockalper (1750-1826) (*Fiches*, p. 233, n° 51).

3° Pierre-Joseph-François-Aloys, cité ci-dessus.

4° Marie-Josèphe-Sara, bapt. à Sion, le 5 juin 1757, † à Sion, le 10 mars 1817, épouse à Géronde, le 11 octobre 1785, Christophe-Eugène de Courten (1752-1826) (GC, p. 80).

5° François-Joseph-Guillaume de Lavallaz, bapt. à Sion, le 17 juin 1759, officier au service de France et d'Espagne, † à Sierre, le 11 juillet 1835, ∞ à Sion, le 25 janvier 1816, Madeleine de Courten, fille de François-Joseph-Christophe et de Marie-Christine-Véronique de Torrenté, veuve de Médard de Torrenté, † à Sion, le 15 juillet 1853, sans enfant (GC, pp. 79-80).

— La famille de Stanislas de Lavallaz habitait alors, selon toute apparence, dans une maison construite à l'emplacement de la maison actuelle, située vis-à-vis de la maison Blatter, rue des Châteaux, n° 16. — Voir *Inventaire topographique des maisons de Sion aux XVII^e et XVIII^e siècles*, par Fr.-O. DUBUIS et A. LUGON, dans *Vallesia*, t. XXXII, 1980, p. 209, S 15.

² Joseph-Antoine Arnold (1718-1759), chanoine et curé de Sion depuis 1749. (*BWG*, t. I, p. 290, n° 110.)

Son parrain: Pierre-François-Louis Du Fay de Lavallaz (1736-1788), officier au régiment de Courten, qui ∞ en 1764 Thérèse Burgener († 1820), fille de François-Joseph et de Marguerite Blatter (GW).

Sa marraine: Marie-Christine de Torrenté († 1793), qui ∞ en 1742 Grégoire de Kalbermatten (1712-1793), lieutenant général en Piémont (GK).

Après la mort de mon père que je perdis de très bonne heure, ma mère me donna tous ses soins et ne négligea rien pour me donner l'éducation la plus chrétienne et la plus conforme à ma condition. Pendant la vie de mon grand-père, elle eut beaucoup à souffrir de lui au sujet de ses enfants, mais sa patience fut récompensée lorsque, après sa mort, qui arriva l'année 1767³, elle épousa M. Antoine-Pancrace, comte de Courten, lieutenant général des armées de Sa Majesté très chrétienne, commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, et colonel d'un régiment du louable Etat du Valais⁴, qui, regardant les enfants de sa nouvelle épouse comme les siens propres, leur donna les preuves de l'attachement qu'aurait eu pour eux le meilleur et le plus tendre des pères. Ses bienfaits et ses bontés furent si grands surtout à mon égard que, si j'eusse été son propre fils chéri, il n'en aurait pu faire davantage pour moi ; je ne puis d'une autre manière lui en témoigner ma reconnaissance qu'en priant jusqu'au dernier soupir de ma vie le Tout-Puissant de l'en récompenser.

Lorsque j'eus atteint l'âge de 8 ans, l'an 1763, on m'envoya en classe chez M. Barthélemy Zurkirchen⁵ ; je restai quelques années sous sa conduite. Il arriva pendant ce temps que ma bonne mère eut un grand chagrin à mon occasion parce que dans ma première enfance je fus très sujet aux pleurs, le matin à mon lever, quand il fallait faire mes prières, prendre les repas, en un mot en tout temps je pleurais sans raison et sans savoir pourquoi, en sorte qu'on craignit que cette habitude s'enracinât en moi. Ha ! ce furent des larmes que je versai d'avance pour pleurer mes grands égarements à venir ! Ô mon Dieu ! où sont-elles ces larmes salutaires ? C'est à présent que j'ai besoin d'elles, je vous prie donc de m'en accorder le don. Ô que mes yeux ne puissent-ils en répandre jour et nuit sans jamais cesser ! Donnez-moi, ô mon Dieu ! des torrents de larmes, et qu'ils ne tarissent jamais afin de pleurer mes péchés, d'en être lavé et purifié, et par ce moyen racheter le ciel que j'avais perdu.

J'étudiai le rudiment et la grammaire sous le R. P. Nagelschmit⁶, jésuite ; pendant ce temps ma mère se maria avec M. le comte de Courten⁷, abandonna la

³ François-Jodoc-Jacques Du Fay de Lavallaz, bapt. à Viège, le 28 avril 1701, † à Sion, le 19 juillet 1767 (Rp), fils de Jacques et de Sara In-Albon, châtelain de Sion, gouverneur de Monthey de 1747 à 1749, ∞ à Viège, le 4 février 1762, Anne-Marie Blatter (Rp), fille de Jean-Antoine et de Marguerite de Courten, bapt. à Viège, le 15 avril 1710, † à Sion, le 16 octobre 1751 (Rp). Le frère d'Anne-Marie Blatter, Johann-Joseph-Arnold, bapt. à Viège, le 17 octobre 1712, † à Sion, le 19 janvier 1747, qui ∞ à Ernen, le 19 janvier 1743, Anne-Marie Schiner, † à Viège, le 9 janvier 1774, sera le père du futur évêque Joseph-Antoine Blatter (1745-1807), élu en 1790 ; ainsi le P. Martin de Lavallaz sera le cousin germain du père du chanoine Blatter, comme l'auteur le signale en 1783.

⁴ Pancrace-Antoine (Ignace-) de Courten (1720-1789), colonel du régiment de Courten, lieutenant général, ∞ à Géronde, le 4 octobre 1767, Marie-Catherine Balet, fille de François-Joseph et de Marie-Madeleine Morency (GC, p. 71), dont il aura quatre enfants ; l'un d'entre eux (cité plus loin, p. 15) est donc le demi-frère du P. Martin : Louis (Antoine-Joachim-Eugène-) (1771-1839), sous-lieutenant au régiment de Courten 1785, sous-aide-major 1786 (GC, p. 72 et p. 147).

⁵ Joseph-Barthélemy Zurkirchen (1703-1777), de Viège, prêtre séculier, professeur au collège de Sion, notamment de la classe de principes, habile dessinateur, auteur de plusieurs ouvrages (CORDONIER, p. 96).

⁶ P. Jakob Nagelschmid (1734-1806) (Identification due à l'obligeance du P. Ferdinand Strobel, S.J., à Zurich), professeur de grammaire et de rudiments au collège de Sion en 1767-1768 (*Neuer Schreib-Kalender...*, 1767-1768).

⁷ Le remariage de Catherine Balet eut donc lieu trois mois et demi après la mort de son beau-père de Lavallaz. Voir ci-dessus, note 3.

ville de Sion et la maison de mon père et se rendit à Sierre (à trois lieues de la capitale), dans la maison de son époux. Je fus mis en pension d'abord chez M. Imseng⁸, doyen de la cathédrale, et l'année suivante chez M. le commandant Du Fay de Lavallaz⁹, mon cousin. J'achevai la petite et la grande syntaxe sous le R. P. Bez, et l'an 1772 l'humanité et la rhétorique sous le R. P. Bender, jésuites¹⁰.

Pendant le cours de ces années d'études, dès que je fus éloigné des yeux de ma chère mère, je m'éloignais aussi de mon créateur et la crainte de Dieu commençait déjà à s'éteindre; on n'apercevait plus en moi cette première modestie, cette dévotion, cette innocence de l'enfance, mais la dissipation, la dissolution, la corruption des mœurs en prirent la place, et comme j'étais obligé de vivre journellement avec des camarades d'école corrompus, je buvais aussi le poison qu'ils me présentaient, et comme la nature inclinée au mal s'y prêtait volontiers, il fit de rapides progrès, je devins un des plus méchants en sorte que l'étude était pour moi le plus grand tourment et le service de Dieu, la plus grande peine.

Mais Dieu, qui m'aimait tant, voulant par une punition bien méritée me retirer de mes égarements, permit qu'il me fût donné un écureuil, lequel s'échappant le même jour que je devais partir de Sierre pour aller continuer mes études, le voulant rattraper par force, il me déchira avec les dents le nerf du second doigt de la main gauche; la saison était avancée et le froid se mit dans la plaie; je laissai passer quelque temps sans employer aucun remède en sorte que le mal empira, et le chirurgien fut obligé de me faire une incision dans la main qui m'occasionna de grandes douleurs; dans la suite, on fut obligé de m'enlever l'os du doigt qui s'était détaché de l'autre partie; il se passa bien du temps jusqu'à ce que je fusse guéri. Ce coup de la Providence ne me rendit pas meilleur, la mauvaise herbe enracinée s'accrut de plus en plus.

Enfin l'époque étant arrivée où je devais choisir un état (puisque j'avais 16 ans accomplis), je pris la résolution de délibérer avec le R. P. Boetlin¹¹, jésuite, professeur en philosophie, lequel me donna des livres pour réfléchir sur les différents états afin de me déterminer; l'affaire s'avança pendant quelque temps, mais une petite incommodité qui me survint à une jambe m'empêcha de la poursuivre; après ma guérison, je ne retournai plus chez mon directeur, mais renonçant à la délibération, je me décidai de mon propre mouvement à prendre le parti des armes comme le plus conforme à mes goûts et pour avoir plus de liberté à suivre mes passions. Ma résolution étant prise, je la déclarai à ma mère qui en fit part à mon père spirituel; ce dévot père lui répondit: « Pour ce qui regarde le corps, il a bien choisi, car tout ira bien, mais son âme, son âme, etc., etc. » Oui,

⁸ Peter-Joseph Imseng (1725-1798), chanoine de Sion, chantre 1774-1780, grand doyen 1780 (*BWG*, t. III, p. 11, n° 961).

⁹ Il s'agit de son parrain (voir note 2) et cousin de son père.

¹⁰ Joseph Bez (1735-1803), jésuite, professeur de grammaire à Sion 1768-1771, puis à Brigue 1771-1773 (*HS VII*, p. 388). — Dominique Bender (1738-1795), de Fribourg-en-Brisgau, jésuite, professeur de rhétorique à Sion 1769-1773 (*HS VII*, p. 410. — CORDONIER, p. 89).

¹¹ Lucas Boetlin (1753-† à Sion, le 16 avril 1786. Rp.), ex-jésuite, supérieur à Sion 1776-1786 (*HS VII*, p. 410).

révérend père, c'est avec raison que vous vous êtes mis en peine pour ma pauvre âme, car elle a en vérité couru les plus grands dangers.

Avant mon départ, je fus obligé d'étudier quelques mois la logique ; elle me fut d'abord enseignée par M. Adrien de Courten¹², chanoine et vicaire général (qui a prêché ici à Einsiedeln ma profession) ; ensuite, je l'étudiai à Sion sous le R. P. Boetlin, jésuite, mon guide spirituel ; mais l'on peut facilement se figurer quelle étude cela était, car sachant que dans peu je partirai pour la France, pour le régiment de Courten de mon beau-père, et que l'étude n'était pas bien nécessaire pour cet état, et qu'elle était d'ailleurs fort contraire à mon inclination, je me livrai pendant ce temps à la paresse, au jeu et à la dissipation, comptant sans cesse les jours jusqu'à mon départ tant je me réjouissais de mon nouveau mais pour mon âme bien dangereux état.

Lorsque le temps de mon départ fut arrivé, je pris congé de mon beau-père, de ma mère et de mes parents ; je partis comme l'enfant prodigue pour mener une vie pareille à la sienne. Le 1^{er} de mai 1773, je fus reçu dans le régiment comme cadet à Montmédy, petite ville en Lorraine ; je restai deux ans dans cette place de cadet ; pendant ce temps, je retournai dans ma patrie en semestre. Quelque temps après mon arrivée en Valais, je fus promis en mariage à une personne de qualité, la promesse fut réciproque ; mais la divine Providence avait d'autres vues sur nous deux ; elle ne permit point que nous nous unissions de liens charnels, mais spirituels : cette demoiselle fut atteinte d'une maladie et Dieu lui inspira la sainte pensée de se vouer entièrement à Lui si elle recouvrait la santé, ce qu'elle exécuta dès qu'elle fut rétablie, car elle se fit religieuse et se trouve présentement très heureuse dans son couvent.

L'année 1775, le 24 avril, j'obtins le brevet de sous-lieutenant ; le 13 juillet 1777, la place de sous-aide-major, et enfin le 12 décembre 1779, je fus élevé au rang de capitaine par l'amitié et la bienveillance de mon beau-père qui me donna le commandement de sa compagnie, me voyant donc à mon âge (car j'avais alors à peine 24 ans) parvenu à un si haut degré d'honneur ; la fortune me souriant au point d'être déjà ce que les autres officiers ne peuvent devenir qu'après de longues années de service, MM. les capitaines me confiant en outre la caisse du régiment, ce qui mettait tout l'argent entre mes mains ; on peut se figurer combien tous ces avantages durent me remplir d'orgueil. J'étais abandonné à moi-même et, ne craignant personne, je me livrais à mes désirs, passions et convoitises ; je contentais en tout ma sensualité, en un mot j'imitais l'enfant prodigue avec cette seule différence que j'aimais excessivement l'argent et que j'étais plus avare que prodigue. Ô quelle vie j'ai menée ! Vous le savez, ô grand Dieu ! Vous connaissez la manière impie et abominable dont j'ai vécu ! Je l'avoue devant vous et à la face de tout l'Univers que je suis le plus grand de tous les pécheurs ; oui, il n'y a point de lieu, point de moment où je n'aie cherché à satisfaire mes passions ; mes pensées n'étaient occupées que des honneurs, des richesses et de la volupté ; mes paroles ne contenaient que des discours impies, immodestes et séduisants ; mes actions étaient conformes à celles d'un homme livré à lui-même et ne craignant

¹² Adrien-Joseph-Maurice de Courten (1750-1820), chanoine de Sion, vicaire général. (*Fiches*, I, n° 68, p. 241. — Voir aussi H.-A. VON ROTEN, *Beobachter seiner Zeit oder die Aufzeichnungen des Adrian v. Courten* († 1820), dans *Walliser Jahrbuch*, 1979, pp. 47-53.)

personne. Ô quelle vie j'ai menée ! oui, mes péchés surpassent les grains de sable du bord de la mer, et le nombre de gouttes d'eau qu'elle contient. Qui donnera assez de larmes à mes yeux pour les expier ?

Quoique j'aie mené une vie aussi impie, je possédais cependant l'art de dissimuler au point de ne pas passer pour ce que j'étais en effet. Je paraissais devant le monde un honnête homme, et nullement aussi vicieux, mais aux yeux d'un Dieu qui voit tout, qui pénètre les cœurs et les entrailles, j'étais le plus déréglé des mortels ; en un mot, point de péché que je n'aie commis. Je n'ai pu cependant assez bien dissimuler pour que mes parents n'eussent quelque connaissance de mes désordres. Hélas, ma bonne mère ne le découvrit que trop bien ! en conséquence elle me donna plusieurs avis salutaires et maternels, et afin de m'exciter à la pénitence, elle mit un jour dans ma chambre un crucifix avec un examen de conscience ; oui, elle répandit bien des larmes pour moi, elle pria et implora le Tout-Puissant pour ma conversion, comme sainte Monique le fit pour son fils. Que Dieu la conserve et le lui rende au centuple dans le ciel ! Non, jamais je ne l'oublierai, et particulièrement au saint sacrifice de la messe, je penserai à elle.

Mais tout ceci ne toucha pas mon cœur endurci ; le temps n'était pas venu encore où la miséricorde de Dieu voulut opérer en moi un grand miracle ; ce n'était pas encore le moment où le Sauveur voulait ressusciter à la vie spirituelle le second Lazare infect et corrompu. Ainsi toutes les remontrances et tous les avis salutaires de ma bonne mère ne me rendirent pas meilleur ; au contraire, ma malice ne fit que s'augmenter et je ne désirais rien plus ardemment que d'être éloigné des yeux maternels afin de satisfaire sans gêne mes passions ; en un mot, je continuais à vivre comme l'enfant prodigue dans le plus grand oubli de Dieu.

Je vécus de cette manière impie jusqu'en l'an 1783 qu'il plut au Dieu de miséricorde de toucher mon cœur de sa grâce que je ne méritais pas ; le ciel la répandit avec plus d'abondance où le péché avait régné avec plus d'empire. Car, écoutez, ô cieux et terre ! le miracle que le Tout-Puissant a opéré en moi ; je louerai éternellement les miséricordes du Seigneur ! A Lui seul en soit rendu honneur et gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Lorsque ma méchanceté était au plus haut degré et que la mesure de mes péchés était presque à son comble, la grâce me frappa étant à Saintes, capitale de la Saintonge en France, en garnison avec le régiment de Courten de mon beau-père, au mois d'août 1783, dormant une nuit très tranquillement. Ecoutez et soyez étonné ! Je me réveille tout à coup, mais étant parfaitement à moi-même, je commençai à pleurer amèrement tout occupé de ces saintes pensées : « Tu dois quitter l'état militaire et te faire moine, ou tu es perdu éternellement », et aussitôt je me rappelle le texte de saint Matthieu où il est dit : « Que sert-il à l'homme de gagner tout l'Univers s'il vient à perdre son âme ?¹³ », texte que j'avais lu autrefois écrit sur la muraille des R.P. capucins à Sion. Ô grâces de Dieu ! Ô saintes pensées desquelles dépend mon éternité ! Oui, c'est avec raison et avec justice que je puis m'appliquer les paroles du saint prophète Isaïe lorsqu'il dit : « J'errais dans les ténèbres, j'étais assis dans les ombres de la mort, et j'ai été

¹³ MATT., XVI, 26.

éclairé tout à coup par une grande lumière. Je suis la brebis égarée que le divin Sauveur, le bon Pasteur a cherchée, qu'il a chargée sur ses épaules et ramenée dans son bercail¹⁴. » Je suis l'enfant prodigue qui, après avoir mené une vie sensuelle, est reçu avec indulgence et bonté dans la maison de Dieu par son père, dans la personne du révérendissime prince-abbé Beat¹⁵.

Ces saintes pensées m'occupèrent pendant quelque temps; alors je me rendormis; le lendemain à mon réveil, elles me revinrent à l'esprit, j'y réfléchis mûrement pendant plusieurs jours et je commençais à prier Dieu qu'il voulût me faire connaître sa sainte volonté; dans ces moments il m'accorda l'esprit de prière, je m'en servis pour le conjurer avec plus de force; il m'inspira aussi l'amour de la solitude, en sorte que je n'avais dès lors d'autre plaisir et d'autre consolation que celle de me promener seul afin de méditer sur ma vocation et d'implorer la grâce, le secours et l'assistance du Tout-Puissant afin qu'il m'éclairât sur une affaire aussi importante. Mais on peut aisément se représenter quelle opposition j'ai éprouvée, que de tentations j'ai eu à surmonter à cette époque, que ne me suggéra pas l'esprit séducteur? Il me disait intérieurement: «Comment pourriez-vous vous décider à quitter un état qui vous procure tout ce qu'on peut désirer au monde? Où vous avez les plus grandes espérances de parvenir encore à une plus haute fortune? Y a-t-il quelqu'un qui n'envie votre élévation? Pouvez-vous donc abandonner tout cela? Que dira le monde? Que penseront vos parents? Vous serez en butte à la raillerie et au mépris? Vous ne savez où aller ni comment vous y prendre?» Oh! dans quel embarras me suis-je trouvé dans ces circonstances! Le démon m'opposait mille obstacles, j'avais continuellement à combattre. Ha! c'est alors que je poussai des soupirs vers Dieu, que je le priai avec larmes de vouloir bien me faire connaître sa sainte volonté. J'osai même le conjurer de me la faire connaître par un ange ou par un signe certain.

Ce combat continua toujours, enfin je pris le parti de découvrir tout ce qui venait de se passer en moi à notre père aumônier¹⁶; d'abord cet homme prudent ne voulut guère m'écouter puisqu'il connaissait ma position et qu'il savait que selon le corps je ne pouvais nulle part être mieux sur la terre, cependant il me fit

¹⁴ Les citations du P. Martin sont approximatives : ainsi on peut rapprocher cette première du texte d'ISAÏE, IX, 2 : « Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière et sur ceux qui habitaient le pays, de l'ombre de la mort, la lumière a resplendi. » Pour les textes suivants, on trouve des points de convergence dans ISAÏE, XL, 11; XLIX, 9; dans LIX, 9, etc., et surtout l'allégorie du Bon Pasteur (JOAN, X, 11).

¹⁵ Le prince-abbé d'Einsiedeln est alors Beat Küttel (1732-1808), Abbé de 1783 à sa mort. (HS, Abt. III, 1^{re} partie, pp. 584-585).

¹⁶ S'agit-il de l'abbé Gaspard-Joseph Arnold que les *BWG* signalent (t. I, pp. 289-290) comme aumônier en France? Son identification pose des problèmes qui n'ont pas été résolus : le châtelain Gaspard Arnold et son épouse Anne-Marie Eister ont eu, à Brigue, trois enfants (et non deux contrairement à ce qu'écrit E. ZENKLUSEN, *Zur Geschichte der Pfarrei Simplon*, Saint-Maurice, 1973, pp. 115-117). Trois fils sont nés à Glis : Franz-Joseph-Ignaz, bapt. à Glis, le 19 mars 1736, curé de Loèche de 1772 à 1783, chapelain à Simplon-Village où il est décédé, le 12 avril 1796 (Rp); le deuxième, Maurice-Joseph-Ignaz, bapt. à Glis, le 23 octobre 1737 (Rp), qui reçut la tonsure à Sion le 24 septembre 1757 (*Liber ordinationum*), dont on ignore la carrière; le troisième Jean-Joseph-Gaspard, bapt. à Glis, le 5 juillet 1739, pourrait être l'aumônier du régiment de Courten, de retour après sa dissolution en 1792, rentré à Simplon-Village en qualité de chapelain de 1793 à 1795 et décédé à Glis le 29 mars 1815 (Rp). — Ces indications sont données sous toutes réserves, la similitude des prénoms rendant aléatoire toute identification sérieuse.

de bonnes exhortations et il me donna quelques livres de piété à lire, et comme j'étais sur le point de partir pour le semestre et que je devais passer en Valais, il me conseilla de parler là-dessus à mon confesseur. A la fin du mois de septembre, je partis donc de la ville de Saintes et j'arrivai heureusement dans ma patrie. Déjà pendant mon voyage et au commencement de mon semestre, je fus de nouveau violemment tenté de rendre ma vocation nulle et je me laissai aller au désir d'embrasser l'état du mariage; en conséquence je cherchais une épouse qui réunît la beauté aux richesses (car je désirais principalement ces deux qualités), mais cela ne m'a pas réussi; il faut remarquer que quelques années auparavant j'avais témoigné à une demoiselle quelque désir de l'épouser¹⁷, mais toute la nuit suivante je ne pus dormir, me repentant d'avoir fait cette avance; le lendemain je rétractai cette démarche.

Tout bien pesé, je fus de plus en plus convaincu que Dieu m'appelait à l'état religieux. Dieu Tout-Puissant, qui est-ce qui peut vous résister? Ce que vous avez arrêté de toute éternité doit s'accomplir et s'effectuer. Qui est-ce qui peut rendre nuls vos décrets? Non, tout l'enfer n'en a pas le pouvoir.

Après avoir reconnu aussi clairement la voix de mon Dieu, je me déterminai entièrement à mener une vie toute nouvelle; je commençais à éviter les sociétés, à aimer la solitude et détester les divertissements du monde. Cette conduite étonna tout le monde parce qu'on n'ignorait pas que j'étais ci-devant si adonné à tous ces plaisirs mondains et séduisants.

Au commencement du mois d'octobre 1783, je fus obligé de retourner à Sion pour les vendanges, et j'y fis une neuvaine sur le mont Valère; pendant mon séjour je découvris ma vocation à mon cousin M. [Joseph-Antoine] Blatter¹⁸, chanoine de Sion (qui a été unanimement élu évêque du Valais, le 3 août 1790); je lui demandai conseil; ce respectable prêtre, après m'avoir écouté avec étonnement, me dit que ce pouvait très bien être la voix du Tout-Puissant, mais que je ne devais agir qu'après y avoir mûrement réfléchi et m'être sérieusement examiné.

Jusqu'à présent je n'étais pas encore décidé touchant l'ordre que je voulais choisir, et je ne savais pas encore à quel couvent j'oserais aller me présenter. Dieu permit que ce chanoine me parla tout à coup du célèbre monastère d'Einsiedeln qu'il avait visité autrefois¹⁹; il le loua beaucoup à tous égards; aussitôt je sentis naître dans mon cœur un ardent désir d'aller à cette maison religieuse pour tâcher d'y être reçu; je pris donc la résolution d'aller embrasser mon nouvel état dans ce sanctuaire.

Mais je ne voulais rien hâter; je me proposai donc de parler de cette affaire à mon confesseur, de me laisser entièrement guider par lui et de m'abandonner à ses sages conseils.

¹⁷ Voir plus haut, p. 11.

¹⁸ Sur ce cousinage, voir plus haut, note 3.

¹⁹ Il n'y a pas lieu de dissenter ici sur le célèbre monastère situé dans le canton de Schwyz. Voir surtout l'article du P. JOACHIM SALZGEBER, dans *HS*, Abt. III, Bd. I, 1^{re} partie, pp. 517-549.

Je pris congé de mon cousin et je retournai à Sierre chez mon beau-père, dans la maison duquel se trouvait aussi mon confesseur M. François-Joseph Arnold, ci-devant directeur du Séminaire épiscopal²⁰, lequel y instruisait Louis²¹, le cadet de mes frères. Je laissai écouler quelques jours avant que de lui découvrir ma vocation et mes intentions; enfin je lui fis le récit de toute l'affaire; après m'avoir écouté, il m'ordonna de délibérer en forme disant qu'il voulait m'aider en tout. Je commençai par une confession générale, le 31 octobre 1783²²; j'ai employé trois mois entiers à délibérer, à réfléchir et à m'examiner; le temps écoulé, mon confesseur même et avec lui M. Gaspard-Antoine Arnold²³, chanoine titulaire et actuellement curé de Sierre que je consultai aussi, jugèrent que c'était vraiment la voix de Dieu, une vocation du ciel qui m'appelait à l'état religieux, que je devais l'écouter sans délai²⁴. Alors la résolution fut prise, il n'y avait plus que des mesures à prendre pour la mettre en exécution; personne ne savait rien de tout ceci dans ma patrie, à l'exception de ces trois ecclésiastiques; sans doute mes parents ainsi qu'un chacun s'étonnaient de ma nouvelle conduite, qui était absolument opposée à celle que j'avais menée autrefois.

Le 2 février 1784, je partis de Sierre pour le Bas-Valais pour des affaires particulières, et en prenant congé de ma famille, je ne dis rien de plus sinon que je ne reviendrais pas de sitôt à la maison et que je n'y passerais point le carnaval avec eux, me proposant de faire un voyage dans la Suisse. Après avoir achevé mes affaires, je pris le chemin d'Einsiedeln après lequel je soupirais sans cesse; enfin j'y arrivai heureusement le 18 février au matin. Oh! dans quel trouble mon cœur s'est-il trouvé dans ces moments! Comme je craignais, et non pas sans raison, de n'être point reçu, car, me disais-je à moi-même, un officier sans autre lettre de recommandation que celles de son confesseur, et de son curé et ses brevets, tout seul, sans connaissances, sans amis, entièrement étranger. O comme je priais le Tout-Puissant et sa divine Mère, la Vierge Marie, pour qu'ils achevassent ce qu'ils avaient commencé! Et en effet tout a réussi comme je le désirais.

Le même jour, je me présentai l'après-dîner à la porte du couvent; je demandai qu'on fit dire deux messes à la Sainte-Chapelle à mon intention les deux jours suivants; le second jour, je me présentai encore l'après-midi à la porte et je demandai le maître des novices; mais il était absent et on m'envoya un autre

²⁰ François-Joseph Arnold, fils de Joseph-Ignace, châtelain, et de Marie-Marthe Schmidhalter, bapt. à Simplon-Village, le 29 novembre 1711, ensev. à Simplon-Village, le 21 février 1782 (Rp), directeur du Séminaire épiscopal de Gêronde de 1767 à 1782 (*BWG*, t. I, p. 290, n° 109), confesseur du P. Martin.

²¹ Louis (Joseph-L'-Philippe-Guillaume-Erasme) de Courten (1776-1842), fils d'Antoine-Pancrace et de Catherine Balet, le plus jeune demi-frère du P. Martin (GC, p. 71).

²² On trouvera, en Annexe I, toute une série de documents relatifs aux premières années à Einsiedeln de P.-L. Du Fay de Lavallaz, jusqu'à sa première messe. Ici, le n° 5: *Attestatum confessionis generalis*, délivré en date du 22 avril 1784.

²³ Antoine (Joseph-) Arnold (1719-1796), chanoine titulaire de Sion, curé de Sierre de 1783 à sa mort (*BWG*, t. I, p. 290, n° 111). — Ces prénoms de Gaspard-Antoine que lui donne le P. Martin sont apparemment inusités: lors de son installation en qualité de curé de Sierre, le 1^{er} mars 1783, il est prénommé Antoine (Rp bapt.); à son baptême, à Simplon-Village, le 11 juillet 1719, il est dit Joseph-Antoine, fils d'Antoine et de Jeanne Arnold (Rp).

²⁴ Voir en Annexe I, n° 1, l'attestation de l'abbé François-Joseph Arnold, en date du 27 janvier 1784, et le n° 2, la recommandation de l'abbé Antoine Arnold, en date du 30 janvier 1784.

religieux auquel je déclarai avec franchise et à cœur ouvert mon dessein ; je lui remis mes lettres et mes brevets. Il me dit de revenir le jour suivant, et le 21 février 1784 au matin, je fus présenté au prince²⁵ à qui je fis avec humilité ma demande. Le prince me représenta de la manière la plus pathétique et la plus touchante tous les devoirs de la vie monastique, toutes les difficultés de mon entreprise, et tout ce qu'on exigeait d'un religieux. De mon côté, je promis avec la grâce de Dieu, et les yeux pleins de larmes, de tout observer et surmonter. Le prince consentit à ma demande si toutefois je persistais dans ma résolution et si je voulais revenir ; il me garda encore à l'Abbaye deux jours, après lesquels je partis.

On peut bien se figurer quelle a été ma satisfaction, et mon contentement, reconnaissant aussi clairement le doigt de Dieu ; je fus visiblement assuré de sa protection et de son assistance par la manière dont il avait disposé les cœurs en ma faveur. Oh ! que ne puis-je bien l'en remercier et marcher, comme je le devrais, dans la voie de ses commandements !

De retour à la maison, je laissai écouler un mois entier avant de faire part à mon beau-père et à ma mère de ma vocation, de mes résolutions, et avant de leur dire que le prince d'Einsiedeln m'avait accordé ma demande. Au commencement du mois d'avril, je racontai à mon beau-père et à ma mère seulement toute mon aventure ; ils écoutèrent ce récit les yeux pleins de larmes, et ils furent très étonnés ; mais afin de mieux les convaincre et de pouvoir plus facilement obtenir leur consentement, j'avais prié mon confesseur et le curé du lieu de paraître le même jour et à la même heure chez mes parents pour confirmer tout ce que je leur aurais dit, ce qu'ils firent, et par là mes chers et tendres parents ne purent raisonnablement plus s'opposer à mon dessein. C'est ainsi que le Tout-Puissant en a ordonné. Je demandai aussi instamment qu'on tînt la chose secrète jusqu'à ce que tout fût terminé.

Dans le courant du mois d'avril que je passai chez mes parents, je mis ordre à mes affaires ; je fis mon testament²⁶ afin de mourir entièrement au monde, aux biens terrestres et périssables, et renoncer pour toujours aux faux honneurs. Par tout ceci je mettais ponctuellement en pratique le conseil de l'Evangile qui dit que pour être disciple de Jésus-Christ, il faut tout quitter pour son saint nom, mais il est aussi promis, pour le remplacement de ces biens périssables, déjà dans ce monde le centuple et dans l'autre un bonheur éternel²⁷, et vraiment je goûte déjà au centuple les douceurs des biens spirituels par une pure grâce de Dieu que je ne mérite pas. Que je m'estime heureux d'avoir obéi à la voix de Dieu qui

²⁵ Voir plus haut, note 15.

²⁶ Le testament, rédigé à Sierre, le 9 avril 1784, est reproduit en Annexe I, n° 3, dans lequel P.-L. Du Fay de Lavallaz remet à son frère François-Joseph-Guillaume le bénéfice et l'autel de Saint-Charles à la cathédrale de Sion (écarté lors de la rénovation de 1947). (Voir à ce sujet l'article de B. TRUFFER, *Eine Familienstiftung aus dem 17. Jahrhundert : Der St. Karlsaltar in der Kathedrale von Sitten*, dans *BWG*, t. XIX, 2. Jahrgang, 1987, pp. 413-428.)

Avec, en n° 4, une lettre de P.-L. Du Fay de Lavallaz, de la même date, au chevalier Joseph de Lavallaz, suppliant son beau-père, exécuteur testamentaire, de « suspendre le partage des biens » qu'il a laissés jusqu'à ce qu'ils aient exécuté ses désirs... « après ma profession faite ».

²⁷ Allusion au texte de MATT., XIX, 29 : « Et quiconque aura quitté maisons, ou frères, ou sœurs, ou père, ou mère, ou enfants, ou champs, à cause de mon nom, il recevra le centuple et aura la vie éternelle en possession » (Traduction CRAMPON).

m'appelait ! Je vois à présent bien clairement que dans le grand monde tout n'est qu'illusion, fausse apparence et vanité ! Je reconnais aussi qu'une seule chose est nécessaire, c'est « d'aimer Dieu par-dessus tout et de ne servir que Lui, que tout le reste n'est que vanité²⁸ ».

Le second de mai, je pris congé de mes chers parents et je les embrassais la dernière fois comme officier (car je ne devais plus retourner chez eux, mais je devais aller en droiture du régiment à Einsiedeln) ; je partis pour le régiment, qui était à Saintes, où j'arrivai le 14. J'y eus encore bien des combats à soutenir en déclarant à mon propre frère mon changement d'état ; il en fut très affligé et le dit à d'autres officiers qui tâchèrent de m'en dissuader, mais ma résolution était si ferme que rien ne pouvait plus m'empêcher de la mettre à exécution.

Je ne restai au régiment que quatre jours ; je les employai à arranger mes affaires ; lorsqu'elles furent réglées, je quittai la garnison le 19 du même mois²⁹ ; je laissai à mon frère mes effets d'officier et tout ce qui en dépend, et je partis en longue capote brune accompagné jusque hors de la ville du père aumônier et d'un capitaine très pieux ; je pris le moment où les autres officiers étaient à dîner. Oui, si j'ose le dire, je désertais en plein midi ; cependant le même jour de grand matin j'avais prévenu l'officier commandant le régiment que j'allais quitter dans peu le régiment pour aller à Paris. C'est ainsi que je pris la fuite pour aller à l'avenir établir ma demeure dans la solitude.

Le second jour après avoir quitté le régiment, je me fis couper les cheveux à Angoulême, et retrousser mon chapeau à la manière des prêtres. Ce changement extérieur me fit passer pour un ecclésiastique. Je pris la diligence et poursuivis ma route jusqu'à Paris et de là jusqu'à Besançon ; je passai par Bâle et de là j'arrivai heureusement à Einsiedeln le 14 juin 1784, à la vingt-neuvième année de mon âge. Après avoir servi pendant onze ans un roi terrestre (sous le malheureux roi Louis XVI) pour ne plus servir désormais que le Roi des Rois et ne consacrer qu'à Lui le reste de mes jours. Après avoir quitté l'Égypte et traversé le désert, j'arrivai dans la terre promise où coulent le lait et le miel. Le vaisseau, après avoir essuyé sur l'océan orageux bien des naufrages, aborda enfin et entra heureusement dans le port pour y être entièrement renouvelé. Ô terre heureuse ! Lieu béni ! que vous m'êtes agréables ! « Oui, Seigneur, j'aime mieux être le dernier dans votre maison que d'habiter dans les palais des pécheurs. Ô Dieu des armées, que vos tabernacles sont aimables ! Heureux ceux qui demeurent dans votre maison, car ils vous loueront éternellement³⁰. »

Après mon arrivée à l'Abbaye, je fus obligé, comme postulant, d'attendre pendant trois mois entiers avant qu'il me fût permis d'entrer au noviciat. Oh ! que ce temps me parut long ! Avec quelles instances ne demandai-je pas que du moins ce temps ne fût pas prolongé ! Je pris enfin l'habit le 8 septembre 1784, jour de la Nativité de la Sainte-Vierge³¹.

²⁸ *Imitation de Jésus-Christ*, Liv. V, chap. I, V 3 (Tiré de l'Ecclésiaste, I, 2).

²⁹ Muni d'un laissez-passer délivré par son beau-père, en date du 10 mai 1784. Voir Annexe I, n° 6.

³⁰ *Ps* 84, 11.

³¹ La requête de Pierre-Louis Du Fay de Lavallaz pour être reçu au noviciat daterait du 21 août 1784. Voir Annexe I, n° 7. Le 2 octobre 1784, de Sierre, l'abbé François-Joseph Arnold adresse au P. Martin une lettre de félicitations. Voir Annexe I, n° 8.

Toute l'année du noviciat se passa heureusement, mais je sentis bien le joug de mon nouvel état; la saison était très rigoureuse et les devoirs du noviciat d'autant plus pénibles que j'y étais seul, mais je pus tout supporter, ayant reçu la force de Celui qui m'avait appelé et qui m'avait accordé les grâces nécessaires pour réussir en tout.

Le 8 septembre 1785, je fis ma profession solennelle en présence de mon beau-père, de ma chère mère, de mes sœurs et de mes parents. C'était M. de Courten, chanoine et vicaire général, qui prêchait à cette solennité³².

Tandis que je restais frère profès, je continuais mes études pour me préparer à remplir mes devoirs futurs.

Le 17 juin 1787, je dis ma première messe³³; quelque temps après je fus destiné aux devoirs communs aux religieux, et actuellement je suis occupé à les accomplir. Je ne désire que de pouvoir les exécuter parfaitement et très exactement. C'est là mon seul souhait et mon désir, afin de m'acquitter envers mon Dieu de la reconnaissance que je lui dois pour ses grandes grâces et ses miséricordes que j'avais si peu méritées, mais je sens mon impuissance et ma faiblesse. C'est pourquoi, ô Dieu plein de bonté, je vous demande dans les sentiments d'une profonde humilité et en m'anéantissant devant Vous que Vous veuillez réparer et rectifier ce qui me manque et ce que je n'ai pas; que vous veuillez à l'avenir user de miséricorde à mon égard comme vous avez fait jusqu'à présent à cause de la gloire de votre grand et saint nom et par l'intercession de la Mère de grâces d'Einsiedeln, qui a opéré la conversion du plus grand pécheur, d'un pécheur qui a été appelé dans son sanctuaire, qui y a été reçu et qui a été admis au nombre de ses enfants. C'est à vous, ô Marie, que je dois tout après Dieu, et c'est par vous que j'espère tout pour l'avenir, même l'avancement dans le bien, la persévérance et enfin une heureuse fin.

Que le Dieu tout-puissant, bon et miséricordieux soit loué, honoré et glorifié dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Vive Jésus, mon amour, et Marie, sa Sainte Mère.

³² La profession solennelle du P. Martin est reçue le 8 septembre 1785 par Joseph de Vinci, nonce en Suisse de 1785 à 1794 (*DHBS*, t. V, p. 687). Le sermon a donc été prononcé par le chanoine A.-J.-M. de Courten, vicaire général. Il faut relever une remarque consignée dans le *Diarium* (A. HB 74-75, Bd. I, p. 67) à propos de la profession du P. Martin, que sa famille a apporté en présent cent *Bouthellie vini varii ex Vallesia* et a versé une dot (*Auskauf*) de cent louis d'or (ce qui représente une somme considérable pour l'époque). On conserve une lettre du 30 août 1785, de l'abbé François-Joseph Arnold, confesseur du P. Martin, adressée à ce dernier sur sa prochaine profession. Voir *Annexe I*, n° 9.

³³ Après avoir reçu le sous-diaconat le 13 septembre 1785 et le diaconat le 10 juin 1786, il est ordonné prêtre le 20 mai 1787 par le nonce Vinci (*Diarium*, *op. cit.*, p. 66).

Fait au monastère d'Einsiedeln, le premier août 1789 par moi Père Martin Du Fay de Lavallaz, Valaisan, religieux bénédictin et capitulaire du monastère de la très Sainte Vierge Marie d'Einsiedeln en Suisse.

U. I. O. G. D.³⁴.

³⁴ U. I. O. G. D. (= *Ut in omnibus glorificetur Deus*). Cette sentence est une adaptation d'un texte de la première épître de S. Pierre (4, 11) où le texte courant porte *honorificetur* au lieu de *glorificetur*. Telle quelle, elle est citée par S. Benoît au chapitre 57 de sa règle. (*La Règle de S. Benoît*, édit. A. de Vogüé et J. Neufville, Paris, 1972, pp. 624-625, dans *Sources chrétiennes*, vol. 182. — Renseignements obligeamment communiqués par le P. François Huot, OSB, du monastère du Bouveret.)

— Dans ses Notes historiques sur les évêques de Sion du XVIII^e siècle (dans *Vallesia*, t. XLII, 1987), le chanoine Anne-Joseph de Rivaz écrit (p. 81) : « J'ai aussi oublié de raconter que Mgr [Joseph-Antoine Blatter] reçut la seconde année de son épiscopat (si je ne me trompe) la visite du Rme Abbé de Notre-Dame-des-Ermîtes [Beat Küttel], prince du Saint Empire romain, accompagné du P. de Lavallaz, dit Dom Martin, et d'un autre de ses religieux... »

La lettre que nous publions en Annexe II, n° 1, écrite en date du 15 juin 1791 par Madame de Courten-Balet à son second fils François-Joseph-Guillaume, en garnison à Cambrai, permet de réparer l'omission du chanoine de Rivaz et surtout de préciser la visite à Sion de l'Abbé d'Einsiedeln : Jos.-A. Blatter, ayant été élu évêque de Sion le 3 août 1790, sa visite a eu lieu en été 1791, antérieurement au 15 juin, donc dans la première année de son épiscopat.

On trouve à la fin du premier cahier de l'autobiographie du P. Martin de Lavallaz, une série de « Prières qui doivent être dites plus d'esprit et de cœur que de bouche », qui sont datées de 1792. Nous les publions en Annexe II, n° 2. — Nous ne reproduisons pas les autres textes de piété qui figurent dans le dossier du P. Martin à Einsiedeln, comme : « Avis pour parvenir à une grande perfection tiré de l'Imitation de Jésus-Christ », ou « Morgen und Abend Gebet », ou « Sainte Bénédiction d'une maison de l'apôtre saint Jacques », ou « Prière à la Sainte Vierge », ou encore « Observations pour faire un sermon », etc. Nous nous contentons de donner le signalement d'une confrérie du Très-Saint-Sacrement : *Geistlicher Bund zur Verehrung und Anbethung des Allerheiligsten Altarssakraments, aufgerichtet in dem löblichen Frauenkloster zu Einsiedeln in der Au* (1791, 24 p.), dans laquelle le P. Martin de Lavallaz a été reçu le 6 août 1793.

II

Événements qui sont arrivés au P. Martin Du Fay de Lavallaz, bénédictin et capitulaire de la princière Abbaye d'Einsiedeln en Suisse, lorsque les Français arrivèrent à Einsiedeln. 1798.

Lorsque les Français entrèrent dans la Suisse et qu'ils eurent déjà pris possession des cantons de Berne, Fribourg et Soleure, comme on prévoyait déjà que les autres cantons subiraient le même sort, parce que l'unité des cantons était déjà rompue, je sentis en moi un certain instinct de rester au monastère, si les Français arrivaient jusqu'à Notre-Dame-des-Ermites. Le bruit commun était, et les supérieurs avaient même reçu des lettres qu'aucun religieux du monastère d'Einsiedeln ne serait épargné, mais qu'ils seraient tous massacrés, et le monastère détruit. Ces bruits excitèrent une grande peur dans les cœurs, tous se résolurent à s'enfuir et moi je sentis un désir de rester et de me sacrifier en holocauste, car je réfléchis en moi-même que je n'avais plus si longtemps à vivre et que si Dieu me donnait la persévérance, j'espérais de passer de cette misérable vie à une meilleure. Cependant je ne voulais rien entreprendre sans le consentement et l'agrément de mon supérieur ; par cette raison je me suis transporté chez mon Révérendissime prince et abbé [Küttel], auquel j'ai naïvement raconté mes intentions et ouvert mes désirs. Son Altesse ayant réfléchi là-dessus, et moi lui ayant encore ajouté que, si les Français me prenaient en otage, ni lui ni le vénérable Chapitre ne devaient me racheter de mon esclavage, mais me laisser aller au sort, il consentit ; je me jetai à ses pieds et il me donna sa bénédiction.

Dans ces temps tumultueux, je laissais de temps en temps apercevoir ma volonté de rester, mais quand les Français s'approchèrent du sanctuaire et que déjà le plus grand nombre de mes confrères s'étaient sauvés, car ils ne restèrent que très peu avec le révérend père supérieur, et ceux-ci même étaient décidés de s'enfuir aussitôt que l'ennemi se rapprocherait, je commençais aussi à balancer et voulais avec les autres prendre la fuite, car j'avais encore consulté le révérend père sous-prieur³⁵ qui me dit qu'on ne devait point s'exposer à la première fureur de ces furieux, mais s'enfuir avec les autres. Ce même jour-là je restai dans cette intention mais déjà le lendemain de grand matin, il me vint souvent en esprit que je ne devais point fuir mais me sacrifier en holocauste. Plein de ces pensées et fortifié par la grâce, j'allai le matin du 2 mai 1798 au confessionnal avec les autres confrères qui étaient restés, lorsque tout d'un coup un grand tumulte s'éleva, car on cria : « les Français arrivent, les Français arrivent ! » Sur-le-champ tous mes confrères se lèvent de leurs confessionnaux et s'enfuient tous, pas un seul excepté. J'ai tardé un peu et lorsque je me levai de mon confessionnal et me transportai à l'intérieur du couvent, je me vis tout seul, ne trouvant plus personne ; tous, aussi bien les révérends pères que les frères laïcs prirent la fuite. Voyant cela, j'entrai dans ma cellule pour consulter mon Dieu, mon seul Sauveur et Protecteur ; je lui demandai avec humilité grâce et illumination. L'Esprit-Saint m'inspira de rester

³⁵ Le P. Fintan Steinegger (1730-1809), sous-prieur d'Einsiedeln de 1784 à 1798. Voir HENGGELE I, pp. 419-420.

et de me laisser absolument guider par Lui ; mon cœur se fortifia. Je pris le crucifix et le bréviaire, j'allai aussitôt devant la Sainte-Chapelle, me jetai aux pieds de Marie, ma très chère Mère et singulière Protectrice et me recommandai à sa protection maternelle, et remis ma vie et ma mort entre les mains de Dieu et de sa Sainte Mère, désirant ardemment d'être comme saint Meinrad sacrifié³⁶, mais malheureusement je n'étais pas digne d'un si grand bonheur et honneur de mourir d'une si sainte mort. Je restai dans cette position bien une bonne heure, priant et me préparant à la mort ; chaque moment je croyais que les Français étaient là pour me donner le coup mortel, et ce qui était le plus touchant, c'était de voir le peuple arriver, pleurant et [se] lamentant et implorant l'assistance et secours de la Mère de Dieu ; les uns se jetèrent à genoux près de moi et baisèrent mon crucifix que je tenais entre mes mains, les autres demandèrent la dernière absolution, tous étaient remplis de peur et de consternation. Enfin je demandai aux soldats du village qui, après avoir quitté leurs postes, revenaient tout armés et se réfugiaient à la Sainte-Chapelle, si les Français étaient bientôt ici ? Ils me répondirent qu'ils étaient encore bien éloignés et n'arriveraient pas de sitôt. Alors je me levai, sortis de l'église, consolai et ranimai le peuple autant que je le pouvais, et il sentait un vrai contentement de voir encore un capitulaire du monastère qui était resté avec lui.

Pendant le temps que j'étais à genoux devant la Sainte-Chapelle, il se répandit qu'un miracle s'y était fait, on disait que la Sainte Vierge était derechef à la Sainte-Chapelle et à côté d'elle deux anges. Ce miracle se répandit aussitôt ; le peuple qui s'était réfugié aux Bois ou aux environs revint copieusement, se transporta à la Sainte-Chapelle pour voir ce prétendu miracle ; quand j'aperçus cela, moi qui étais resté pendant tout ce temps devant la Sainte-Chapelle et qui n'avais pas vu le moindre miracle, je rassemblai le peuple, me mettant au milieu de lui, et commençai par lui dire à haute voix que je n'avais point bougé de devant la Sainte-Chapelle et n'avais vu aucun miracle. Mais ce qui peut avoir donné lieu à cela est vraisemblablement ceci : nous avons, il y a peu de jours, ôté la statue originale de la Sainte Vierge afin qu'elle ne tombât pas entre les mains des Français et qu'elle ne fût point déshonorée, et nous avons mis en place une autre statue. Quelques-uns qui savaient que l'image originale avait été ôtée, mais vraisemblablement ignoraient qu'on avait mis à sa place une autre, croyaient que la Sainte-Chapelle était vide et quand ils y entrèrent et aperçurent une image semblable à l'originale, ils imaginèrent que l'image originale était revenue, et voilà le miracle qu'ils croyaient voir, et ils ajoutèrent que deux anges avaient aussi apparus. Après avoir clairement expliqué et montré la nullité du miracle, j'ordonnai qu'on divulgât partout, comme je l'avais dit, que dans tout cela il n'y avait point de miracle, mais seulement une erreur. Le peuple se tranquillisa et se sépara³⁷. Quand je sortis de l'église, quelques-uns des premiers du village vinrent et me prièrent de venir dîner chez eux ; dans ce temps revint près de moi le frère convers Antoine³⁸ qui s'était seulement sauvé au Bois près du monastère ; nous

³⁶ S. Meinrad, le premier ermite d'Einsiedeln, massacré par des brigands, le 21 janvier 861. Voir *DHBS*, t. II, p. 762.

³⁷ Sur le sort de la Vierge noire d'Einsiedeln, voir HENGGELE II, p. 37.

³⁸ Frère Anton Keller (1744-1812), frère chargé du réfectoire en 1788. Voir HENGGELE I, pp. 450-451.

allâmes ensemble dîner. Pendant le repas, on me pria de ne point m'en aller mais de rester avec eux, qu'il ne m'arriverait sûrement rien de mal, je fus par là fortifié dans ma résolution.

Environ trois heures après midi du 2 mai 1798 arrivèrent enfin les Français au nombre à peu près de 70 hommes ; je me trouvais justement dans ce moment à l'église quand quelques soldats y entrèrent. J'allai à leur rencontre et les priai de vouloir bien épargner ce temple et monastère ; ils répondirent que je ne devais rien craindre. Je sortis de l'église et l'officier vint à ma rencontre ; il était très poli, mais il me demanda sur-le-champ pour 1800 hommes du pain et une voiture de vin que je lui fis donner ; il repartit avec ses soldats et alla jusqu'au Etzel³⁹, prit avec lui les canons du monastère qu'on avait ramenés du champ de bataille et dit que le lendemain matin toute l'armée avec les officiers supérieurs et inférieurs arriveraient à Einsiedeln, et que tous les officiers logeraient au monastère ; il nous quitta, et cette même nuit se passa très tranquillement. Dans ce temps revint aussi le frère convers Nicolas⁴⁰ près de moi et nous trois soupâmes ensemble dans le monastère avec le peu de chose que nous trouvâmes, car on avait déjà tout pris dans la cuisine, et il ne restait plus rien.

Le 3 de mai, fête de l'Invention de la Sainte Croix, quelques hussards arrivèrent d'avance et demandèrent où était le P. Martin. Aussitôt on courut pour me chercher dans le monastère ; c'était comme si on eût percé mon cœur ; je pris courage et sortis pour aller à la cour près d'eux ; ils me dirent qu'ils avaient été envoyés d'avance par le général pour garder le monastère, afin qu'aucun soldat n'y entrât, que toute l'armée allait bientôt suivre, qu'on devait seulement préparer un bon dîner pour les officiers. Quand j'entendis cela, je pensai en moi-même que cela n'était pas possible parce qu'il y avait plus rien dans la cuisine.

A 9 heures à peu près arriva l'armée ; je sortis à la rencontre et reçus les officiers pas loin de l'apothicairie et les conduisis dans la salle à manger à la cour ; aussitôt ils demandèrent un bon repas ; je leur dis qu'il n'y avait plus rien, que tout avait été pris. Cependant après un moment, on apporta quelques viandes apprêtées. Quand les officiers virent cela, ils se fâchèrent contre moi, disant que cela n'était point un repas pour des officiers, qu'on devait jeter tout cela par les fenêtres. Ils me surchargèrent de toutes sortes de propos, ordonnèrent à un hussard de me garder comme prisonnier. Dans cette position, je fus obligé de rester dans la salle à manger, mais ce qui me causait le plus de peine, c'est que je n'avais à ce jour de fête point encore dit la sainte messe. Pendant ce temps, quelques officiers sortirent de la cour et allèrent à l'appartement de la Blancherie⁴¹, entendirent crier la volaille, entrèrent, prirent quelques pièces et les portèrent toutes vivantes à la salle à manger et dirent : « Voilà ce que nous avons trouvé » ; ils les jetèrent par terre, les assommèrent et ordonnèrent qu'avec cela on leur apprêtât un bon dîner. Sur cela leurs cœurs s'apaisèrent un peu ; je saisis cette occasion pour leur demander qu'ils m'accordassent la permission d'aller dire la sainte messe dans la Sainte-Chapelle, et cela me fut accordé à condition que le hussard ne me quitterait point. Après la sainte messe, on me laissa libre, on

³⁹ Col sur l'Etzel, à 6 km du nord d'Einsiedeln. Voir *Dictionnaire géographique de la Suisse*, t. II, p. 46.

⁴⁰ Frère Nicolas Kammermann (1732-1802), depuis 1788 frère directeur de l'imprimerie du couvent. Voir HENGGELE I, p. 442.

⁴¹ « Blancherie », soit blanchisserie.

servit un excellent repas tout à profusion, je dînai avec eux et tout se passa très gaiement. Pendant le dîner arriva le général Schauenbourg⁴², généralissime de toute l'armée française en Helvétie ; il fut aussi supérieurement servi ; je lui rendis mes hommages et le tout se passa très bien.

Après dîner, le général Schauenbourg voulut voir la Bibliothèque ; nous cherchâmes la clef et ne pûmes la trouver ; je lui dis qu'il devait seulement laisser enfoncer la porte, mais il ne voulut pas et s'en alla. De là il se transporta à la Sainte-Chapelle, vit l'église, le tout avec assez de décence ; je lui parlai aussi de mon état précédent d'officier et de ma vocation ; il me témoigna une espèce d'attachement et d'inclination envers ma personne. Le lendemain, il repartit.

Le 4 mai, je dis pour la dernière fois la messe dans la Sainte-Chapelle. Le commandant français Goré⁴³ me fit venir chez lui l'après-midi et me dit d'un ton menaçant que je devais lui montrer où était l'argent. Je lui répondis que je ne le savais pas et que vraisemblablement il ne se trouvait plus d'argent puisqu'on l'avait sûrement tout emporté, car je ne doutais point que les Français n'arrivasent ; c'est pourquoi la première chose qu'on a faite a été de sauver tout l'argent. Sur cela il se fâcha beaucoup et m'ordonna de lui montrer l'appartement de mon Abbé ; comme je n'avais pas les clés, il fit enfoncer toutes les portes et appartements, chercha partout, mais ne trouva aucun argent. Les officiers prirent tout ce qui leur faisait plaisir ; je fus obligé de rester et de voir comme ils pillèrent et détruisirent tout.

Vers le soir, il me fit encore revenir chez lui et fit la même question que ci-dessus, avec menace de me faire fusiller. Je lui répondis comme ci-devant et qu'il pouvait faire de moi ce qu'il voulait, que je ne pouvais rien lui dire autre chose. Quelques moments après, il me demanda s'il ne se trouvait aucun service d'argent ; je lui dis que le frère convers avait encore quelques cuillères d'argent ; aussitôt il fit appeler les deux frères convers⁴⁴ ; ils arrivèrent et les cuillères d'argent, au nombre de treize, lui furent données. Il était furieux et très en colère, fit chercher aussitôt la garde pour nous emprisonner ; je le priai avec humilité de vouloir bien laisser aller les deux frères convers, que si quelqu'un était fautif c'était moi seul, mais il ne voulut rien écouter. Il nous fit enfermer tous les trois dans ma cellule et la sentinelle fut obligée de rester jour et nuit dans ma cellule pour nous garder ; cependant il nous permit d'aller prendre notre nourriture au réfectoire, mais toujours accompagnés de la sentinelle qui n'osa pas nous quitter.

Cette même soirée, après que les officiers eurent soupé, très tard arrivèrent plusieurs officiers avec impétuosité dans ma cellule, demandèrent toutes les clés, s'en allèrent et passèrent toute la nuit du 4 mai 1798 à voler, dérober et à déshonorer la cité sainte ; tout fut pillé à la Sainte-Chapelle et de ce moment elle resta fermée jusqu'à ce qu'on l'a totalement démolie⁴⁵.

⁴² Alexis-Balthasar-Henri-Antoine Schauenbourg (1748-1832), général d'abord sous les ordres de Brune ; venait de lui succéder comme général en chef le 8 mars 1798. Voir SIX, t. II, pp. 431-432.

⁴³ Goré, chef de brigade, commandant à Einsiedeln selon STRICKLER, t. I, p. 989, ou peut-être Louis-Antoine Vast Vite Goguet (1764-1821), chef de brigade qui servit en Helvétie en 1798. Voir SIX, t. I, pp. 510-511.

⁴⁴ Voir notes 38 et 40 ci-dessus.

⁴⁵ La Sainte-Chapelle fut démolie du 21 au 26 mai 1798. Voir HENGGELE II, p. 63.

Nous restâmes quatre jours entiers dans ma cellule enfermés.

Le 9 de mai de grand matin vint un officier chez moi et dit que je devais me préparer à partir pour être conduit à Zurich ; je montai en voiture avec trois officiers et nous arrivâmes à Pfäffikon, château appartenant à l'Abbaye d'Einsiedeln⁴⁶ où nous prîmes quelque chose pour nourriture et poursuivîmes notre chemin. Un événement très malheureux faillit de nous arriver sur la montagne du Etzel où se trouve une chapelle dédiée à saint Meinrad, appartenant à l'Abbaye d'Einsiedeln, car les chevaux ne purent plus retenir la voiture dans la très rapide descente ; ils quittèrent le chemin et peu s'en fallut que la voiture ne renversât ; nous sortîmes lestement de la voiture et évitâmes le danger. Je dis après cela aux officiers qu'une protection toute particulière de la Sainte Vierge nous avait sauvés, nous aurions pu être très malheureux mais elle nous a sauvés de cet évident danger ; aussitôt un officier me dit que cela se pouvait bien être, « car j'ai dans ma poche une petite Vierge que j'ai prise à Einsiedeln », et il me la montra.

Lorsque nous fûmes arrivés à Zurich, un officier me conduisit chez le général Schauenbourg ; aussitôt qu'il me vit, il me dit que je ne devais point avoir peur, car il ne m'arriverait rien de fâcheux. Quelque temps après il me dit en plaisantant de quelle mort je voulais mourir, si je voulais être fusillé, pendu ou décapité ; je lui répondis : « D'aucune manière, monsieur le général. » Il poursuivit et me dit que je devais sortir de la Suisse ; je le priai de me laisser dans la Suisse. Après cela il m'invita à souper chez lui et me plaça à table à côté de lui ; il était très affable envers moi.

Le lendemain matin, je fus reconduit chez lui et il m'invita de nouveau à dîner ; pendant les repas, je fus obligé d'entendre beaucoup de choses contre la religion, les mœurs et l'état monastique ; entre autres choses, il me demanda pourquoi nous, religieux d'Einsiedeln, étions si contraires à la Constitution et avions animé le peuple au combat⁴⁷ ; je lui donnai pour réponse que la religion et la patrie étaient en danger et que si c'était encore à recommencer, nous ferions encore ce que nous avons fait. On dit aussi à table qu'il était impossible à l'homme de vaincre ses passions, que l'homme était libre et devait les satisfaire. Je répondis là-dessus que celui qui sait se vaincre soi-même est un plus grand vainqueur que celui qui prend les villes et dompte les nations. Je défendis le mieux qu'il me fut possible les bons principes et sentis en moi-même une espèce de force et de courage de sorte qu'il se vérifiât aussi en moi ce que le divin Sauveur a dit : « Quand vous paraîtrez devant les grands et les juges, ne soyez point en peine comment et ce que vous devez dire, car dans ce moment il vous sera donné ce que vous devez dire ; ce n'est point vous mais l'esprit de Dieu qui parlera par vous. »

Le général me dit que l'image qui était à la chapelle d'Einsiedeln arriverait bientôt à Paris, je lui répondis que nous avions ôté l'image originale déjà d'avance et en avions placé une autre à sa place⁴⁸. « Ça m'est égal, celle-là peut être conduite à Paris. »

On parla beaucoup de la façon de vivre des religieux ; qu'ils avaient juré la pauvreté et cependant qu'ils étaient énormément riches. Je leur exposai que

⁴⁶ Pfäffikon, sur la paroisse de Freienbach. Voir *DHBS*, t. V, pp. 270-271.

⁴⁷ Voir STRICKLER, t. I, p. 992, n° 23a.

⁴⁸ Voir plus haut, p. 21.

c'étaient les supérieurs seuls qui possédaient le tout, les autres ne possédaient rien ; par cette raison ils imaginèrent que je ne devais pas avoir grand-chose avec moi et me donnèrent après le dîner en monnaie d'argent, qui se trouvait sur une petite table chez le général, pour environ un louis et demi.

Ô mon Dieu, vous aviez décidé que les ennemis de votre religion et de l'état monastique rendissent honneur malgré eux à un pauvre et simple religieux et le reçussent avec honnêteté, estime et vénération ; ils furent obligés de lui faire du bien et d'entendre par lui des vérités qui les confondirent. Vous avez élu ce qui est infirme pour confondre ce qui est fort. Soyez loué et béni pendant toute l'éternité, ô Dieu des miséricordes !

Après le dîner, je demandai la permission au général d'aller au couvent de Fahr⁴⁹ situé à deux lieues de Zurich, il me l'accorda et on me donna un écrit par lequel il m'était défendu de sortir de la Suisse. J'arrivai donc le 10 mai au soir au Fahr, je voulais y rester seulement un jour et retourner à Einsiedeln, mais les Français y arrivèrent aussi dans ce temps. Madame la prieure⁵⁰ et même le commandant français, lorsqu'ils me reconnurent, car nous nous étions trouvés ensemble à la table du général à Zurich, ne voulurent plus me laisser partir mais me dirent que je devais leur servir d'interprète sachant la langue française ; je me laissai persuader et je restai chez les religieuses. Dans ce temps, je fus témoin oculaire de l'horrible incendie qui arriva chez eux le 13 mai à 10 heures du soir ; le commandant français m'obligea de signer un certificat par lequel j'attestais que ses troupes et hussards avaient rendu pendant l'incendie de grands secours.

Le général Schauenbourg m'invita le 19 mai au matin par écrit par un hussard à venir dîner chez lui à Zurich. La lettre que le hussard m'apporta contenait ces mots : l'adresse : « du révérend père Martin au couvent de Fahr » ; la lettre : « armée française en Helvétie au quartier général à Zurich, le 30 floréal de l'an VI [19 mai] de la République française une et indivisible. Liberté... Egalité... L'adjudant-général, chef de l'état-major de l'armée, au révérend père Martin, ci-devant religieux de l'abbaye d'Einsiedeln... Le général en chef me charge, révérend père, de vous inviter à lui faire l'amitié de venir dîner avec lui aujourd'hui à midi. Je vous engage à ne pas y manquer... Salut et fraternité, signé Rheinwald⁵¹. Aussitôt je demandai à l'officier commandant au Fahr un cheval de hussard, je le montai et, accompagné d'un hussard à cheval, j'arrivai au temps fixé à Zurich chez le général. Il me reçut très bien, me conduisit aussi à l'appartement où habitaient son épouse et ses enfants ; mais ce qui me fit le plus de peine, c'était que je savais qu'on n'apporterait sur la table que des mets apprêtés au gras, malgré que c'était un samedi⁵² ; je profitai d'une bonne occasion, qui se présenta heureusement, pour dire à une servante de la maison

⁴⁹ Le couvent de Fahr (AG), de religieuses bénédictines, sous l'Abbé d'Einsiedeln. Voir *HS*, Abt. III, Bd. I, 3^e partie, p. 1760 sqq.

⁵⁰ Maria-Barbara Meyer (1749-1825), prieure de Fahr de 1795 à sa mort, ayant pour visiteur l'Abbé d'Einsiedeln. Voir *HS*, Abt. III, Bd. I, 3^e partie, p. 1781.

⁵¹ Julien-Charles-Louis Rheinwald (1760-1810), chef d'état-major de Schauenbourg à l'armée d'Helvétie. Voir *Six*, t. II, p. 336. — Voir Annexe III, n° 1 ; le texte est aussi reproduit par Madame M.-A. von Sury, p. 407.

⁵² Il faut bien distinguer *jeûne* et *abstinence* ; ici, il ne s'agit que de l'abstinence du samedi : le pape Innocent III (1198-1216) avait reconnu l'abstinence « comme une coutume locale à maintenir là où elle existe, mais sans préciser si elle est obligatoire... » La suppression définitive a été l'œuvre du code de 1917. (Voir l'art. *Jeûne*, par A. Bride, dans *Catholicisme*, Paris, t. VI, 1968, col. 838.)

qu'elle dise à la cuisine qu'on apprête pour moi quelques mets accommodés au maigre, parce que je ne voulais pas faire gras aujourd'hui qui était un samedi. Elle exécuta ma demande. Lorsque nous nous mîmes à table, le général voulait aussitôt nous servir de la soupe grasse ; je le remerciai honnêtement et lui dis que ma religion ne me permettait pas de faire gras aujourd'hui, que c'était samedi. Il rit et se moqua de cela, et me pressa davantage. Alors je lui dis que bientôt il arriverait pour moi des mets apprêtés au maigre, parce que j'avais déjà ordonné à la cuisine de m'apprêter quelques mets maigres, et on me les apporta justement ; le général ne dit plus rien là-dessus ; au contraire, lorsque quelques mets maigres étaient posés devant lui, il me dit que de ceux-là je pouvais bien manger, que ce n'était point des mets apprêtés au gras, et me servit de ces mets.

Entre différentes choses qu'on disait à table, le général Schauenbourg me dit que je devais ôter l'habit de moine que je portais là et remettre l'habit d'officier que je portais autrefois, et qu'il me donnerait sa fille en mariage. Sur quoi je lui répondis que j'étais déjà lié avec mon Dieu par mes vœux solennels, que personne ne pouvait les dissoudre. Après le dîner je retournai au couvent de Fahr. Le lendemain, qui était un dimanche, partirent du Fahr les hussards français parce que j'avais raconté la veille au général toutes les circonstances et le grand tort qu'avaient souffert les dames religieuses dans l'incendie ; aussitôt il me dit que demain ils partiraient, ce qui arriva aussi.

Le mercredi ensuite, le 23 mai, je me proposais d'aller à Einsiedeln chercher mes habillements que j'avais laissés, n'ayant rien pris avec moi. Je me transportai donc à Zurich pour demander la permission au général, mais elle me fut refusée, et je retournai au Fahr.

Le samedi ensuite, le 26 mai, nous apprîmes que mes deux confrères, le R. P. Isidore, curé de Freienbach, et le R. P. Eberhard, curé de Feisisberg⁵³, avaient été conduits à Zurich par des soldats. Cela nous fit beaucoup de peine ; je pris donc la résolution le 28 de retourner à Zurich pour visiter mes confrères ou pour m'informer de ce qu'il leur était arrivé et aussi pour demander de nouveau la permission d'aller à Einsiedeln chercher mes habillements ; mais quand j'entrais dans la maison du général et dans l'appartement des secrétaires, ils me dirent que j'arrivais juste à propos ; je fus étonné et ne savais ce que cela signifiait. Un moment après entra aussi dans la même chambre l'adjudant-général Rheinwald qui me dit, de même, que j'étais justement arrivé à propos, car dans ce moment il voulait me faire chercher par des hussards parce que je devais être déporté de toute la Suisse. Je lui demandai la raison et lui fis des représentations comme quoi j'avais reçu un écrit de lui, par lequel il m'était positivement défendu de sortir de la Suisse. Il me répondit là-dessus que cela était vrai, mais que le commissaire français en Helvétie (Rapinat⁵⁴) l'avait ordonné, je devais lui rendre l'écrit, et on allait me conduire hors de la Suisse sur-le-champ. Je lui fis encore de vives représentations, je lui exposai que je n'avais pris avec moi d'Einsiedeln aucun habillement, n'avais aussi pas obtenu la permission de les aller chercher ;

⁵³ P. Isidore Moser (1739-1828), curé de Freienbach de 1794 à 1798. Voir HENGGELE I, pp. 436-439. — P. Eberhard Högger (1742-1798), curé de Feusisberg de 1792 à sa mort, le 14 juin 1798, à Petershausen. Voir HENGGELE I, p. 441.

⁵⁴ Jean-Jacques Rapinat (1750-1818), de Colmar, avocat, commissaire du Directoire exécutif près la République helvétique, beau-père de Reubell. Voir *DHBS*, t. V, 1930, p. 386.

en conséquence je demandai au général quelque argent pour me les procurer et le priaï instamment de me laisser encore retourner ce jour-là au couvent de Fahr pour prendre congé des religieuses et chercher le peu que j'y avais laissé ; je lui promis d'être le lendemain à huit heures du matin derechef chez lui ; il se laissa enfin persuader mais ordonna à deux hussards de m'accompagner et de me garder, crainte que je n'échappasse. Je partis donc accompagné de deux hussards pour le couvent du Fahr. Le lendemain à l'heure fixée, j'arrivai à Zurich chez le général ; la voiture qui devait me transporter était aussi déjà préparée devant la porte ; j'entrai dans la maison et le général-adjutant Rheinwald m'ordonna de partir sur-le-champ ; mais je lui renouvelai ma pétition que je lui avais faite hier, savoir qu'il devait demander pour moi au général Schauenbourg (car celui-ci ne se laissa plus voir) un dédommagement pour mes habillements perdus ; enfin, après beaucoup d'instances il alla chez le général et m'apporta en monnaie pour trois louis d'argent qu'il me donna.

Je lui demandai encore un témoignage par écrit de ma déportation, parce que je ne voulais pas passer pour un émigré, mais pour quelqu'un qui ne quitte la Suisse que parce qu'il y est contraint ; il me le donna⁵⁵ ; je me mis dans la voiture et partis de Zurich gardé par deux hussards à cheval ; j'arrivais vers midi à Winterthur, descendis devant la maison du commandant français, général Lauer⁵⁶ ; celui-ci me reconnut aussitôt parce qu'il m'avait vu à Einsiedeln : je dînai à sa table avec lui et l'après-dîner il me fit repartir dans une autre voiture, accompagné de trois hussards à cheval. Arrivé à Frauenfeld, le commandant français me fit garder cette même nuit par une sentinelle devant ma chambre et, le lendemain, après avoir dit la sainte messe accompagné de la sentinelle qui y a aussi assisté, je fus conduit dans une autre voiture accompagné de trois hussards à cheval jusqu'aux portes de la ville de Constance. Arrivé là, je fus conduit chez le capitaine de la ville, Monsieur Blanc⁵⁷, qui accorda à un hussard d'entrer dans la ville et lui donna un certificat par lequel il certifia qu'il m'avait conduit jusqu'ici par ordre et mandement de ses supérieurs. Le 30 mai 1798, j'arrivai à Constance et me transportai à l'Abbaye impériale de Petershausen⁵⁸ où je fus par le très digne prélat Joseph très gracieusement reçu⁵⁹.

Factum in monasterio imperiali Petrusiano prope Constantiam 7^a Novembris 1798 a me P. Martino Du Fay de Lavallaz, ex Vallesia, ord. S. Bened. professo, capitulari monasterii B. V. Mariae Einsiedlensis in Helvetia.

U. I. O. G. D.

⁵⁵ Voir Annexe III, n° 2.

⁵⁶ Jean Lauer (1758-1816), adjudant-général, chef de brigade. Voir SIX, t. II, pp. 70-71. La ville de Winterthur entretenait de 1798 à 1803 près de 350 000 Français. Voir *DHBS*, t. VII, p. 347.

⁵⁷ Officier non identifié.

⁵⁸ Petershausen, Abbaye bénédictine fondée en 983 et supprimée en 1803, alors proche de la ville de Constance. Voir *HS*, Abt. III, Bd. I, 2^e partie, pp. 966-968.

⁵⁹ L'Abbé de Petershausen était alors Joseph Keller (1786-1802). *Ibidem*, p. 979. — On a conservé une lettre du P. Martin à son Abbé adressée de Petershausen, le 15 juin 1798. Voir Annexe III, n° 3. Et une autre lettre, du 22 juin 1798, adressée de Petershausen à l'adjudant-général Rheinwald, pour lui réclamer ses effets et obtenir de lui l'autorisation de rentrer en Suisse. Voir Annexe III, n° 4.

III

Suite de la relation des événements arrivés au P. Martin Du Fay de Lavallaz, bénédictin et capitulaire de l'Abbaye princière d'Einsiedeln en Suisse. 1799.

Pendant le temps que je demeurais à l'Abbaye impériale de Petershausen, près de Constance, j'écrivis une lettre à mes parents au pays de Valais par laquelle je leur envoyai la relation des événements qui me sont arrivés lorsque les Français arrivèrent à Einsiedeln⁶⁰, et en même temps je leur découvris mon désir de passer quelque temps chez eux, mais ayant été déporté par les Français, il ne me restait aucune espérance jusqu'à ce que ma déportation fût levée. Mes chers parents, pleins de joie sur cette nouvelle (car ils ignoraient jusqu'à ce moment où la destinée m'avait conduit), et pleins d'espérance de me revoir, prirent toutes les peines pour obtenir la levée de ma déportation ; en conséquence ils s'entreparlèrent avec le préfet national du canton du Valais qui leur promit de travailler à cela de tout son pouvoir ; il écrivit à Lucerne au Directoire helvétique et obtint la levée de ma déportation⁶¹.

On m'envoya de Sion, capitale du canton du Valais, mon passeport daté du 26 novembre 1798 où il est dit qu'on prie de laisser passer librement le citoyen Du Fay de Lavallaz, ci-devant religieux d'Einsiedeln, qui, avec l'agrément du Directoire helvétique, se rend de Constance dans le canton du Valais. Mon passeport reçu, je fis encore une question à mes parents et leur demandai si je serais aussi tenu à prêter le serment civique, et j'ajoutai que, si on m'y obligeait, j'étais tout décidé à passer plutôt le reste de ma vie en exil et éloigné de mes parents, que de le prêter, puisque ma conscience ne me le permettait pas.

Sur cela, on me répondit que vraisemblablement je serais tenu à le prêter mais qu'il ne fallait pas prendre cela si à cœur, qu'il fallait se soumettre comme les autres prêtres du pays ; mais, à prêter ce serment, il ne fut pas possible de me persuader ; j'alléguai de nouveau mes motifs que je ne voulais ni accepterais aucun bénéfice, ni pension, ni la moindre chose de la Nation, mais désirais uniquement de passer quelque temps chez ma bonne et vieille mère, qui avait un grand désir de m'avoir près d'elle, qui était dans ce moment délaissée de ses enfants, pour la consoler dans ses tribulations et assister dans sa vieillesse⁶².

⁶⁰ Lettre qui, semble-t-il, n'a pas été conservée.

⁶¹ On trouvera dans l'Annexe IV, pp. 44-54, une série de documents relatifs au séjour du P. Martin en Valais en mars 1799, tirés soit de la *Correspondance* du préfet national Charles-E. de Rivaz, soit de son *Journal* (voir Sources et abréviations). Voir ici Annexe IV, nos 1 et 2.

N.B. Il est étonnant que Ch.-E. de Rivaz, qui a tenu avec soin un « Registre des Lettres écrites au Préfet du Valais » (H 39, 210 fol.), n'ait pas constitué des dossiers complets de lettres à lui adressées par le Directoire helvétique, sinon partiellement : Rz, carton 57, fasc. 9, 10, 14 ; carton 74, fasc. 24.

⁶² Voir Annexe IV, n° 5 et n° 20.

Ces motifs firent impression et on m'écrivit de me mettre seulement en route, qu'on ne me forcerait à aucun serment⁶³. Je mis tout cela par une lettre sous les yeux de mon révérend prince et Abbé, et lui demandai la permission de me transporter à ma patrie; elle me fut gracieusement accordée⁶⁴ et je partis de l'abbaye de Petershausen, le 5 mars 1799. Mon voyage fut assez heureux quoique je fusse obligé de traverser au milieu de colonnes de troupes françaises qui arrivaient de toutes parts pour recommencer la guerre. Il ne m'est rien arrivé de désagréable. J'arrivai dans ma patrie où je fus reçu avec beaucoup de plaisir.

Quelques jours après mon arrivée, le sous-préfet national du lieu⁶⁵ me supplia très instamment d'accepter le vicariat vacant du lieu, mais je le refusai constamment, disant que j'accepterais ni bénéfice ni pension ni aucune chose, mais désirais seulement de passer mes jours tranquillement chez ma mère. Effectivement ils se passèrent avec beaucoup de tranquillité et de contentement; je pus exercer sans gêne mes fonctions spirituelles, porter mes habits religieux et on ne me parla pas de prêter le serment civique. J'obtins aussi du révérendissime prince-évêque du Valais la permission de travailler dans la vigne du Seigneur⁶⁶, et comme la meilleure partie du canton du Valais pensait très bien, mes jours s'écoulèrent très tranquillement.

Quatre semaines étant à peine écoulées, le préfet national du canton du Valais reçut une lettre de Lucerne du président du Directoire helvétique, citoyen Bay, par laquelle il lui ordonnait de me saisir sur-le-champ et de me faire conduire sous bonne escorte à Bâle, parce que je cherchais à fanatiser le peuple, à empêcher qu'il ne prît les armes pour la défense de la patrie, et qu'on cherchait à me faire curé du lieu. Voilà les crimes dont on me chargeait sans fondement⁶⁷. Je me soumis aussitôt à tout; je fis cependant au préfet national franchement mes représentations et lui dis que, ne me sentant point coupable de ces imputations, je demandai d'être conduit à Lucerne même au Directoire pour me justifier; le préfet national consentit en me disant qu'il écrirait donc au Directoire pour lui faire part de mon arrivée et qu'il m'y ferait conduire sous escorte⁶⁸.

Ma séparation d'une tendre mère et de mes chers parents me fut sans contredit très sensible et, outre cela, je craignais beaucoup qu'on ne me transportât en France, comme on avait déjà fait de plusieurs autres de différents cantons.

C'est sur une charrette, escorté et gardé à vue jour et nuit, que je fus conduit d'un lieu à l'autre, logé aux auberges et partout passablement bien traité au compte de la Nation, et j'arrivai enfin heureusement à Lucerne où on me conduisit chez le préfet national du canton⁶⁹ qui me fit loger à l'auberge et garder par une sentinelle jour et nuit.

⁶³ Voir Annexe IV, n° 6.

⁶⁴ Voir Annexe IV, n° 7.

⁶⁵ Mathias Monnier (1767-† av. 1832), sous-préfet de Sierre et non « sous-préfet national ». Voir *Fiches*, p. 227, n° 37. Voir Annexe IV, n° 20.

⁶⁶ Voir Annexe IV, n° 8.

⁶⁷ Voir Annexe IV, n° 15.

⁶⁸ Voir Annexe IV, n° 19.

⁶⁹ Vincent Ruttimann (1769-1844), préfet national de Lucerne. Voir *DHBS*, t. V, p. 624.

Pendant les quatre jours que je restais ainsi emprisonné, j'écrivis une lettre au président du Directoire, citoyen Bay⁷⁰, par laquelle je le priai honnêtement de vouloir bien me fixer une heure ou un moment où je puisse paraître devant lui pour me justifier, que j'avais avec moi de bons papiers pour ma justification à lui montrer, mais je ne reçus aucune réponse. Une autre lettre que je fis parvenir à un représentant par laquelle je le priai de vouloir bien se donner la peine de venir auprès de moi, que j'avais quelque chose à lui communiquer; celui-ci me répondit par une lettre qu'il ne pouvait sans une permission spéciale du Directoire venir chez moi, puisque j'étais sous sa puissance, et qu'il n'obtiendrait point cette permission. Par une troisième que j'écrivis au préfet national du canton de Lucerne, je le suppliai de vouloir bien s'intéresser pour moi, mais je ne reçus encore de lui aucune réponse. Le cinquième jour au matin sans avoir pu obtenir audience pour me justifier, on me fit partir et je fus conduit à Bâle.

Je passe bien d'autres circonstances; touché du fond de mon cœur, je remerciai la Providence et la bonté de Dieu de ce qu'elle m'a en tout si visiblement protégé.

Le préfet national du canton de Bâle, chez qui on me conduisit, me découvrit mon sort futur qui était contenu dans la lettre que ma garde lui remit⁷¹; il me dit que le Directoire helvétique m'avait condamné à la déportation et qu'il me ferait conduire sous bonne escorte de poste en poste jusqu'aux derniers avant-postes des troupes françaises qui se trouvaient aux frontières de la Forêt-Noire; de là on me laisserait libre. Tout cela fut parfaitement exécuté. Je rendis grâce à Dieu d'avoir été déporté de ce côté ici et non en France.

Ma liberté reçue, je me transportai tout droit à l'abbaye princière de Saint-Blaise⁷² où je fus reçu avec toute l'honnêteté et la charité possibles. C'était aussi cette charité et bienveillance qu'eurent envers moi les supérieurs aussi bien que les autres messieurs, qui les engagèrent à me garder chez eux. Le 3 mai 1799 j'arrivai à Saint-Blaise où je me trouve très bien et content.

Factum in principali monasterio St. Blasiano 1^a junii 1799 a me P. Martino Du Fay de Lavallaz, religioso et capitulari principalis monasterii Einsiedlensis in Helvetia.

J'ai resté dans la princière abbaye de Saint-Blaise jusqu'au 23 mai 1800 auquel jour le très révérend père doyen de l'Abbaye⁷³ m'a envoyé à Gurtweil⁷⁴ (une de leurs maisons seigneuriales) où étaient quelques troupes françaises cantonnées, pour servir d'interprète. Sur cette seigneurie j'ai resté seize mois. Pendant ce temps les choses de la Suisse ont pris une tournure plus favorable; j'en profitai et j'écrivis une lettre le 9 août 1801 au Conseil exécutif à Berne pour demander la levée de ma seconde déportation, et je l'obtins; car le ministre de la

⁷⁰ David-Louis Bay (1749-1832), de Berne, président du Directoire exécutif de la République helvétique. Voir *DHBS*, t. II, p. 24.

⁷¹ Johann-Jacob Schmid (1765-1832), préfet national de Bâle. Voir *DHBS*, t. VI, p. 36.

⁷² Saint-Blaise, Abbaye bénédictine dans le cercle de Waldshut. Voir *Germania benedictina*, t. V, 146 sqq.

⁷³ Maurice Ribbele, abbé de 1793 à 1801. *Ibidem*, t. V, p. 855.

⁷⁴ Gurtweil, prévôté de Saint-Blaise à 3 km au nord-est de Waldshut.

Justice et de la Police ⁷⁵ écrit le 25 août au préfet national du canton du Valais de m'envoyer un passeport puisqu'il m'était permis avec l'agrément du Conseil exécutif de retourner dans ma patrie ⁷⁶. Mon passeport reçu, j'ai supplié par une lettre mon révérendissime prince-abbé pour la permission de me transporter auprès de ma vieille mère, et elle me fut gracieusement accordée.

Le 6 octobre 1801, je partis de Gurtweil et j'arrivai heureusement dans ma patrie, où j'ai demeuré pendant quatre mois, jusqu'à ce que mon supérieur m'écrivit d'Einsiedeln de retourner au lieu de ma profession. Le 11 février 1802, j'arrivai à Einsiedeln où nous nous sommes rassemblés, parce qu'il a plu au Bon Dieu par sa miséricorde et par l'intercession de la Mère de Dieu de nous rassembler de nouveau dans notre ancien monastère ⁷⁷.

U.I.O.G.D.

Fortior est qui se quam qui fortissima vincit oppida, nec virtus altior ire potest.

nULLUs est In MUnDo sIne aLIqUa trIbULatIone, VeL angUstIa, etsI reX sIt.
[= 1803.] THOMAS A KEMPIS: [*De Imitatione Christi*], liv. 1, cap. 22, vers. 4.
— Texte quelque peu modifié en vue du chronogramme: *Nemo est in mundo... quamvis Rex sit, vel Papa.*

⁷⁵ Albrecht Rengger (1764-1835), ministre de la Justice et de la Police depuis 1798. Voir *DHBS*, t. V, p. 442. — Nous n'avons pas retrouvé cette lettre du 25 août 1801 dans nos Archives du Valais.

⁷⁶ Voir Annexe V, n° 1. — On trouvera à la suite huit lettres relatives au projet de publication de l'Abbé de Saint-Blaise et écrites durant le séjour du P. Martin à Sierre, d'octobre 1801 à janvier 1802.

⁷⁷ On connaît encore deux lettres inédites du P. Martin, adressées l'une et l'autre à son neveu Antoine de Lavallaz, du 15 août 1823 et du 16 octobre 1825. Voir Annexe VI, n° 1 et n° 2.

Annexe I

1

Sierre, le 27 janvier 1784. Attestation de l'abbé François-Joseph Arnold, ancien directeur du Séminaire épiscopal de Géronde.

Hoc testimonium porrecturus est nobilis ac strenuus Dominus Petrus Aloysius Josephus Franciscus Du Fay de Lavallaz, natus die 16 novembris 1755 Seduni in Vallesia, patre nobili Sedunensi Stanislao Du Fay de Lavallaz, matre virtuosa Domina Maria Catharina Balet, filia quondam archisigniferi deseni Leucensis in Vallesia, quae, primo conjugae defuncto, nupsit illustrissimo comiti de Courten Sirri, praefecto legionis Vallesianae in Galliis et belliducis legato seu generali locumtenenti. Hic Petrus Aloysius de Lavallaz a parentibus, non admodum divitibus, sollicite ac pie educatus, anno 1772 Rhetoricam absolverat, 1773 prima maii tyronibus officialium bellicorum adscriptus, 1775, 24 aprilis vice-locumtenens factus, ac dein 1777, 13 julii infimus vigiliarum praefectus, denique 1779, 12 decembris centurio seu cohortis praefectus factus est.

Ex vita ejus semper quidem bona educatio eluxit, ac genuina pietas: verum aliquo abhinc tempore coepit singulari modo saeculi commoda affulgentem terrenae fortunae spem ac mundi blandimenta vilipendere, immo nauseare; forti contra interno stimulo diu noctuque impelli ut mundo militiaeque regis christianissimi relictis, soli deinceps militiae regis regum sese ex asse dicaret. Hunc impulsus manifestavit canonico Blatter pietate et doctrina conspicuo, qui censuit motum illum animi de sursum esse a patre luminum. Attamen Dominus de Lavallaz, rei gravitatem agnoscens, hac de re apud me subscriptum, servata solida methodo deliberare flagitavit, id quod serio solideque factum, etiam scripto.

Attestor itaque quod vocationem Domini Petri Aloysii de Lavallaz ad statum religiosum credam sine omni dubio esse vocationem vere divinam eamque specialem. Idem mecum censet P.R. Dominus parochus hujas et vicarius foraneus Casparus Antonius Arnold. Consonat etiam vita semper proba Domini Petri Aloysii de Lavallaz, nunc autem plures per menses inter meras pietatis exercitationes transacta.

In quorum fidem et veritatis testimonium propria subscribo meo etiam scuto gentilitio appresso.

Franciscus Josephus Arnold, antea per quindecim annos Gerundae in deseno Sirrensi episcopalis seminarii director.

(Einsiedeln, Arch. du Couvent, OC 14, n° 3, orig.)

2

Sierre, le 30 janvier 1784. Recommandation de l'abbé Antoine Arnold, curé de Sierre, en faveur de Pierre-Louis Du Fay de Lavallaz.

Qui has litteras perfert est nobilis D. Petrus Aloysius de Lavallaz, Vallesius, civis Sedunensis, qui a studiis humanioribus militiam secutus actu est capitaneus in copiis Galliarum regis (capitaine par commission) cujus pater olim defunctus, mater adhuc superstes matrimonio juncta est comiti de Courten, locumtenenti generali in copiis regis Galliarum. Juvenis hic capitaneus fortunam expertus sibi undique arridentem, gratia caelesti cor ejus tangente, mundi blandientis illecebras heroice despiciens meliori regi Jesu Christo et huic quidem soli in posterum deservire decrevit. Sed ne quid inconsulte

aut praecipitander ageret, maturam instituit deliberationem sub directioni P. R. Domini Francisci Josephi Arnold, olim seminarii episcopalis directori, viri spiritu ecclesiastico imbuti, qui etiam me in consilium adhibito, omnes difficultates, pericula, incommoda... tam status ecclesiae saecularis quam vitae monasticae oculis ejus subjecit, quibus ille nil segnior factus per plures jam menses magis magisque vitam seu statum religiosum aspirat. Huic desiderio pio accedit par vitae ejus ratio; nam comis alioquin et affabilis amat solitudinem, sacras meditationes, lectiones, auditionem verbi divini et alia hujusmodi quae gratiae ad majora vocantis et indicia et effectus sunt. His omnibus consideratis nullus dubito de vocatione ejus ad statum religiosum et quidem de gratia speciali et extraordinaria, sine qua mundum sibi blandientem aegre aut omnino non vinceret. Plura ipse loquatur, aetatem habet, haec praescribere volui tanquam testimonium cui sicut et aliis ejus verbis secure credi possit.

(Einsiedeln, Arch. du Couvent, OC 14, n° 8, orig.)

3

Testament
de Pierre-Louis-François-Joseph Du Fay de Lavallaz
capitaine au régiment suisse de Courten,
Sierre, le 9 avril 1784.

Au nom de la très sainte et individue Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

Quid prodest homini si mundum universum lucretur animae vero suae detrimentum patiatur?
(MATT. chap. 16, vers. 26.)

Ces paroles m'étant venues un jour en esprit par une inspiration intérieure divine, et cela ayant continué pour ainsi dire jour et nuit, j'ai cru que je [ne] devais point rejeter une pensée de cette importance; en conséquence ayant découvert mon cœur à quelques savants et pieux ecclésiastiques, et après avoir délibéré en forme, ils ont trouvé que c'était une vraie et spéciale vocation de Dieu; effectivement, de ce moment j'ai senti un dégoût et déplaisir pour le monde et je désirais ardemment l'arrivée du temps où je pus entrer dans un couvent religieux; ainsi ne voulant résister à la volonté divine, j'ai pris mon parti d'entrer dans la très célèbre Abbaye des bénédictins à Notre-Dame des Ermites en Suisse. Voulant cependant avant mon départ faire savoir mes dernières volontés et dispositions de mes biens que j'ai hérités de feu mon grand-père Jost-François, en conséquence je veux et ordonne que, quand on aura appris ma mort, mes héritiers fassent dire cent messes pour le repos de mon âme. Mon frère François-Joseph-Guillaume, fils de feu Stanislas mon père, sera mon successeur au patronat du bénéfice et de l'autel de Saint-Charles à la cathédrale de Sion, aura soin des biens et fonds, etc., suivant les dernières volontés de mon grand-père. Mon dit frère Guillaume ayant été substitué aux prérogatives que je possédais indivis avec lui, il sera dorénavant seul et entier propriétaire, savoir: de la rose d'or et la chaîne qui est dans le petit coffre de fer, avec une bague de diamant et une autre qui y sont; du fief de Châtillon avec la dîme appelée la dîme de la fin du Buis qui est rière le territoire d'Outre-Vièze du gouvernement de Monthey, avec toutes les appendances et dépendances; plus la maison de Sion avec toutes les appartenances et dépendances, tant jardin, petit verger y contigu, places, granges, etc., avec tous les meubles attachés, cloués, non cloués, tous les boisages, tables, chaises, buffets, tonneaux, tableaux, tous les lits, couvertes, matelas, etc., bibliothèque et papiers, etc.; plus il sera possesseur entier du pré et forêt situé au territoire de Troistorrents, lieu-dit en Vers-Ensier à Monthey; plus du pré et champ situé audit lieu dit en Juilliand. Je lui donne aussi le bien dit en Juilliand touchant le prédit bien, que j'ai acheté pour la somme de mille florins; plus il sera possesseur entier et seul du pré, champ, vigne de la Tour Ronde en Savoie; il appartiendra à mon frère Guillaume lequel avec son couvert et assiette d'argent, je lui donne et

lègue toute ma part d'argenterie, comme aussi toute ma part en linges, serviettes, nappes, draps, etc., comme de même tout l'étain, autres meubles de cuir et de fer.

Tous ces prédits articles, mon dit frère François-Joseph-Guillaume en sera propriétaire de ce qui a été substitué suivant l'intention de mon grand-père et de ce que je lui ai donné et légué de ma propre volonté. Je donne et lègue à ma sœur Marie-Joseph-Sarah la vigne de Lentine, pour reconnaissance des peines qu'elle s'est données pour mon ménage. De mes autres biens, dont je n'ai ci-dessus disposé, je nomme et institue pour mes héritiers universels, savoir mon frère François-Joseph-Guillaume, ma sœur Françoise-Marie, épouse de M. de Stockalper, et mon autre sœur Marie-Joseph-Sarah, qui partageront entre eux d'égales portions. Je donne à mon frère Joseph-François-Guillaume une bague de pierres de topaze formant deux cœurs, présent que mon très cher beau-père m'a fait, plus toutes les hardes qui se trouveront au régiment à mon départ, comme aussi mon nécessaire, petit pupitre, couteau de chasse, épée d'acier. Je donne à ma très chère et très aimée mère, Marie-Catherine Balet, toutes mes hardes que je laisserai à Sierre à mon départ; elle en disposera comme elle le jugera à propos. Je donne à mon frère utérin Eugène-Joachim, comte de Courten, mon fusil d'ordonnance, la giberne, ceinturon, mon épée d'argent, hausse-col et plaque d'argent qui sont au régiment. Enfin je prie mon très cher beau-père, M. le comte de Courten, lieutenant général des armées du roi, commandeur de l'ordre de Saint-Louis, colonel d'un régiment suisse de son nom (auquel je lui demande pardon de tout ce que je l'ai offensé dans ma vie, de même qu'à ma très chère mère, frères et sœurs) de vouloir bien être l'exécuteur de mon testament et le supplie d'accepter ma montre d'or à répétition, montée de quelques diamants, avec la chaîne d'or, pour une petite reconnaissance pour toutes les bontés qu'il a bien voulu avoir à mon égard, dont je lui fais mes très humbles remerciements.

Telles sont mes dernières volontés et dispositions, j'espère qu'elles auront leur entier et plein effet, car s'il arrivait (ce que je ne crois pas) que quelqu'un de mes héritiers contrevînt en quelques points de mes présentes dernières volontés, je l'exclus autant que les droits le permettent, parce que tels sont mes désirs, auxquels je prie toute personne de se conformer et telles sont les volontés de celui qui s'est signé de sa propre main et a mis le sceau de ses armes. Fait à Sierre le 9 du mois d'avril, jour du vendredi saint de l'année mil sept cent quatre-vingt-quatre.

Pierre-Aloys-François-Joseph
Du Fay de Lavallaz
capitaine au régiment suisse de Courten.

(Fonds Jos. de Lavallaz, Suppl., P 93, orig.)

4

Sierre, le 9 avril 1784. Lettre de Pierre-François Du Fay de Lavallaz à M. le chevalier de Lavallaz à Sion.

Je soussigné supplie M. le comte de Courten, lieutenant général des armées du roi au service de France, mon beau-père et exécuteur de mon testament, de vouloir bien suspendre le partage des biens que j'ai laissés à mes héritiers jusqu'à ce qu'ils aient exécuté mes désirs et volontés, savoir qu'après ma profession faite, il soit formé, entre mes trois héritiers, la somme de cent cinquante louis, quel argent je veux et ordonne soit distribué par MM. les curés aux pauvres de leurs paroisses les plus nécessiteux et à ceux qu'ils jugeront en avoir le plus besoin, savoir: on fera parvenir de cette somme au curé de Sion cinquante louis; au curé de Monthey cinquante louis; au curé de Collombey vingt-cinq louis et au curé de Sierre aussi vingt-cinq louis, en conséquence pour former ladite somme.

Je taxe mon frère François-Joseph-Guillaume (étant l'héritier de toutes les prérogatives et héritant encore la troisième part du restant) à soixante et quinze louis.

Ma sœur Françoise-Marie, épouse de Monsieur de Stockalper, donnera trente-sept louis et demi, et mon autre sœur Marie-Joseph-Sarah, les trente-sept autres louis et demi.

J'espère qu'ils [ne] le trouveront point mauvais et l'exécuteront avec plaisir. Je prierai que le Seigneur leur accorde sa sainte bénédiction.

(Fonds Jos. de Lavallaz, Suppl., P 94, orig.)

5

Sierre, le 22 avril 1784. «Attestatum confessionis generalis» par François-Joseph Arnold, ancien directeur du Séminaire de Géronde.

Subsignatus attestor quo nobilis ac strenuus D. Petrus Aloysius de Lavallaz, cohortis praefectus, die 31 octobris 1783 apud me sacramentalem de tota vita confessionem peregerit. In quorum fidem et veritatis testimonium propria subscribo, appresso sigillo proprio.

(Einsiedeln, Arch. du Couvent, OC 14, n° 22, orig.)

6

Sierre, le 10 mai 1784. Laissez-passer d'Antoine-Pancrace, comte de Courten, lieutenant général des armées du roi, commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, colonel d'un régiment suisse, en faveur de Pierre-Louis de Lavallaz.

Certifions que M. Pierre-Louis de Lavallaz, capitaine dans notre régiment, en garnison à Saintes dans la province de Saintonge, désirant en partir pour se rendre à Bâle en Suisse, nous prions tous ceux qui sont à prier de le laisser librement passer et repasser sans lui causer aucun empêchement, mais au contraire lui donner toute aide et assistance, sous offre de réciprocité en pareil cas. En foi nous avons signé le présent de notre main et apposé le sceau de nos armes.

[P.-S.] Le présent passeport doit servir pour tout le mois de juin.

(Einsiedeln, Arch. du Couvent, OC 14, n° 30, orig.)

7

S. 1. [21 août 1784]. Requête de Pierre-Louis Du Fay de Lavallaz à l'Abbé d'Einsiedeln pour être reçu comme novice.

Celsissime Princeps!

Plurimum Reverendi Domini Domini!

Ait illi: *Sequere me et surgens, secutus est eum*: er sprach zu ihm: Folge mir nach und er verliess alles, stund auf, und folgte ihm nach (Math. Capt. 9, Versu 9). Diese Worte erinnern uns zwar vorderst an die Bekehrung des Heiligen Mathaeus, doch weilen sie in verwichenen Tagen auch an meiner Person in neue Erfüllung gegangen, so erlauben sie,

Hochansehnliche, dass ich selbe nun gänzlich auf mich anwenden dürfe. O Mächtige Worte! O Anbethenswürdige Worte! Aber wer ist der, den Gott berufet? — Es ist ein Mensch, der in seinem Stand ein böses und lasterhaftes Leben geführt, der in einem Stand gelebt, worin man leicht sein Hertz an die Erde heftet, in einem Stand, wo die Gottes = Vergessenheit sehr herschet, mit einem Wort, es ist ein Officier, welcher eilf Jahr lang diese Stelle mit aller Vergnügenheit dieses zeitlichen vertreten hat. Einen solchen Menschen berufet Gott, und zu was? zu einem Ordens = Stand; und wo? ... in dem Weltberühten Einsidler Kloster. ... O wie Mächtig ist deine Gnade, Mein Gott! wie unaussprechlich deine Güte! Aber wird wohl dieser der rufenden Stimme Gottes gehorsam leisten? ... Ja! ... Er gehorchet derselben geschwind, ohne dass ihn eine Menschen Furcht zurückhalten kann, er verlasset alles: seine Elteren, und Blutsbefreunte: Güter, und grosse Hofnungen: aber irdische Güter und Hofnungen, welche bald zergehen werden. Diese also verlasst er, um himmlischer Güter willen, die er in alle Ewigkeit zu geniesen trachten will, um Christi willen, weil sein grösster Wunsch nur dieser ist, dass er einem solchen Lehrmeister sein gantzes Leben lang nachfolgen könne. Dieser Officier bittet nun inständigst, Iro Hochfürstliche Gnaden; und sie insonders Geehrte Herren, mann wolle ihn mit einer väterlichen Hand führen, und ihm beystehen, damit er seinen Zweck erreichen könne; aber dieser Exspectant bildet sich ein, und vermeint: er wäre noch nicht recht der Welt abgestorben, weil er noch in der Kleidung der Weltkinder wandern muss, und noch nicht der Ordens = Reglen unterwürfig ist; derowegen flehet er sie in tiefster Demuth an: sie möchten ihm doch das Noviciat bald anzutreten befehlen, nach welchem er ein sehr grosses Verlangen tragt, und er verspricht; sein Eifer werde immer und immer mehr zu nehmen, denn die Gnade Gottes, welche er auf eine so wunderbare Weiss bekommen hat, wird in ihm auch ihre Einflüsse vermehren, so dass er desto grösseren Fleiss die Ehre Gottes zu befördern anwenden wird. Nun widerholet er die Bitt an sie Hochfürstliche Gnaden, und sie Hochansehnliche geehrte Herren, lassen sie doch in Ansehung seiner Jahren ihm ihre Güte willfahren! Er wird sich ihnen danckbahr; doch aber allzeit ihren willen, und anstaltungen demüthig und gehorsam erzeigen.

(Einsiedeln, Arch. du Couvent, OC 14, n° 9, copie [?]. — La date mentionnée ci-dessus est celle qui figure sur le manuscrit, d'une main non identifiée.)

8

Sierre, le 2 octobre 1784. Lettre de l'abbé François-Joseph Arnold, ancien directeur du Séminaire de Gérondé, «à M. de Lavallaz, novice dans la princièrre Abbaye à Einsiedeln».

Christi militiae felix et venerande tyro, amice dilectissime,

Pro tua mei memoria grates tibi defero maximas. Quod internis gaudiis dulcique animae solacio perfruaris, non miror quidem; id enim fore, non obscure praesagiebat singularis vocatio qua ad Regis Regum militia vocatus es; attamen tibi ideo gratulor mihi que summopere gaudeo, eo magis quod gaudium illud tuum solatiumque et vocationem denuo comprobent divinam et promittant gratiam Dei non fuisse, nec unquam fore vacuum in te, sed illa esse praeludium torrentis voluptatis illius quo Dominus Dominantium milites suos in regno suo potabit sine fine. Generose reliquisti omnia et res et spes et commoda, gratulor! En! jam nunc tibi centuplum incipit. Si tibi, amice dilectissime, in Sanctissimo Missae Sacrificio (cujus effectum mea indignitas enervare nequit) profui, gaudeo; spondeoque me nunquam sine tui memoria tremendum Missae Sacrificium peracturum, teque insuper inclusum iri in omnia, si boni quid praestarem. Obsecro autem te, amice dilectissime, et enixe obsecro digneris me referre et

semper retinere in eorum numero quos tuis bonis operibus inclusos cupis ac intendis; magnae praesertim coeli Reginae me commendes rogo, ejusque Filio, dum eum panis specie velatum suscipis; nedum aliis prodesse aut volui aut debui, ipse reprobus efficiar, qui sum semperque ero sincero cordis affectu tibi ex asse addictus tuus obstricti[ssi]mus et paratissimus servus...

P.-S. Salutem plurimam tibi mit[tit] P.R. parodus Siroi, item Ludovicus meus.

(Einsiedeln, Arch. du Couvent, OC 14, n° 5, orig.)

9

Sierre, le 30 août 1785. Lettre de l'abbé François-Joseph Arnold au «Reverendo domino Petro Aloysio Du Fay de Lavallaz, novitio in principali Abbatia, Einsiedeln».

Reverende, religiose et dilectissime amice,

Quantacunque meorum infirmitas oculorum, non possum tamen tibi quin toto ex corde gratuler de sacrificio quod Enti entium octava sequentis mensis offeres, te ipsum eidem in perpetuum et ex integro sacrificando. Gaude, iterum dico gaude, funes ceciderunt tibi in praeclaris; etenim hereditas Domini praeclara est tibi. Dominus pars hereditatis tuae, et merces tua magna. Optimam partem elegisti. Non timeas futura studia, stella eadem quae te in solitudinem duxit, tuis in studiis tibi radios immittet, tenebrarum nebulas, incipientibus molestas, dissipaturos; nec dein sacro pro tribunali sedere formides nimium; Pater enim luminum cujus vices ages te illuminabit absque dubio: insufflabit te ille qui hoc tribunal erigens primos insufflavit sui vicarios. Unicum est quod te instantibus flagito precibus, ut nempe tam mei quam Ludovici mei tuis in bonis operibus atque communionibus digneris nostri meminisse, nec non pro tempore sacerdotii in tuis sacrificiis; ego sane idem me praestitutum spondeo: Ludovicus vero innocentes manus suas pro te quoque ad caelum levabit utpote qui in deliciis habet pro aliis orare. Oculos quoque meos Dei Genitrici commendes obsecro ut (siquidem Dei voluntas sit) visus mihi conservetur etiam in bonum Ludovici, qui tibi pariter ad professionem gratulatur, teque ex toto corculo suo salutatur. Vale, memor mei tuis in sacris qui singulari cultu et veneratione sum semperque ero...

(Einsiedeln, Arch. du Couvent, OC 14, n° 6, orig.)

Annexe II

1

Sierre, le 15 de juin (*joans*) 1791. Lettre de Madame de Courten, née Balet, à son fils M. le chevalier [François-Joseph-Guillaume] Du Fay de Lavallaz, capitaine aide-major du régiment de Courten, à Cambrai en Flandre.

Il faut que je vous donne de mes nouvelles, mon cher fils, puisque j'en reçois point de votre [part]; je ne sais si vous êtes en vie car je n'entends point parler de vous ni de vos frères; j'ai eu le plaisir de voir votre frère le bénédictin qui se porte bien et qui est bien content de son sort, qui ne sait assez remercier la Providence de l'avoir appelé à cet état, surtout dans ce temps que se trouve cette malheureuse France; j'ai eu Monsieur l'abbé qui m'a chargée de vous dire bien des choses de sa part; il n'a pas fait long séjour ici; il est arrivé le 12 de mai au soir, il a soupé et couché chez moi; le lendemain dîné chez Monsieur le maréchal et couché chez M. de Lavallaz, et parti le 14 de Sion.

J'ai reçu de M. Gillioz, de Monthey, le compte et l'argent de vos amodiations et fief, savoir le premier envoi 37 batz, le second 60 écus petits; il y a derechef beaucoup de réparations que vous verrez dans les comptes, il espère de vous voir cet automne avec Eugène [à] qui j'ai écrit par le même courrier où je lui recommande la fermeté pour la religion; car vous devez avoir assez de ressort pour [ne pas] vous abandonner et vous écarter de notre vraie religion catholique, ah! mon cher fils, je vous recommande bien vos frères qui sont bien jeunes et légers, mon frère le général vous les recommande aussi, que vous soyez leur père, je vous recommande si c'est possible, d'avoir quelque chose des arrérages, ce qui revenait à feu mon mari, comme vous m'avez fait espérer, j'ai les 70 planches pour M. le chanoine que je verrai demain à Sion. Adieu mon cher fils, je vous recommande à la miséricorde de Dieu, qu'il veille sur vous et moi, je me souviendrai dans mes faibles prières; je crains que vous [ne] sachiez lire mon « crifonage », mes compliments à mon beau-fils et je serai toute ma vie votre bonne mère Courten, née Balet.

(Fonds Jos. de Lavallaz, Suppl., P 103, orig. — Lettre écrite en orthographe phonétique, par exemple: « Il fot que ie vous donne de mes nouvelle, mon cher fils, pisque jan resoist point de votre, ie nes set si vous ette envie... »)

2

Prières

qui doivent être dites plus d'esprit et de cœur que de bouche.

Prières jaculatoires

Vive Jésus, mon amour, et Marie, sa sainte Mère! Jésus-Christ crucifié soit dans toutes mes pensées, paroles et actions!

Bonne intention

Mon Dieu, tout pour l'amour de vous et pour votre gloire, uni aux mérites de Jésus-Christ, de Marie et de tous les saints. Tout pour l'expiation de mes péchés, des péchés de tous les hommes, et pour le soulagement des âmes du purgatoire.

Foi

Ô mon Dieu et mon très aimé sauveur, je me mets en votre présence, vous êtes présent partout comme Dieu, comme Dieu et homme dans le très saint sacrement de l'autel, tel que vous êtes à la droite de votre père, tout vivant, beau et glorieux. Oui, je crois fermement; augmentez en moi la vraie foi, la ferme espérance, et surtout le parfait et pur amour.

Adoration et amour de Dieu

Ô mon Dieu, je me jette dans l'abîme de mon néant et je m'anéantis devant votre incompréhensible grandeur et sainteté. Je vous adore avec la plus profonde humilité et je vous aime de tout mon cœur, de toute mon âme et de toutes mes forces, je vous aime par-dessus tout, vous êtes mon Dieu, mon bien-aimé, mon époux, mon trésor, mon tendre et très cher père, mon Dieu, mon maître, et mon tout, je vous aime par-dessus tout et je désire de vous aimer, de vous servir et de vous plaire de plus en plus.

Amour du prochain

Ô mon Dieu, par rapport à vous et par amour pour vous, j'aime aussi mon prochain comme moi-même; j'implore vos grâces pour tous les hommes afin que les bons persévèrent et que les pécheurs se convertissent à vous. Je souhaite tous les hommes dans le sacré cœur de Jésus.

Remerciement

Ô mon Dieu, je vous rends des actions de grâces infinies et éternelles pour toutes les grâces et bienfaits, tant de corps que d'âme dont vous m'avez comblé et inondé par pure grâce et miséricorde, et répandu sur moi le plus indigne et le plus grand pécheur; je vous fais sans cesse et d'éternels remerciements par Jésus-Christ pour toutes les grâces et bontés que vous m'avez accordées, ainsi qu'à toutes les créatures et pour ceux que vous nous accorderez à l'avenir.

Demande

Ô mon Dieu, je vous prie très humblement de vouloir aujourd'hui, demain, tout le temps dans ma vie et à l'heure de ma mort, me protéger, me conserver et me préserver comme votre unique bien, comme aussi m'accorder vos grâces, afin que je vive et meure dévotement et saintement, et que je parvienne au bonheur et aux délices de l'éternité. Accomplir votre sainte volonté, vous aimer, vous servir et vous plaire, être uni à vous, ne plus vous offenser mais avancer journellement dans le bien, devenir plus parfait, saint, un grand saint, et enfin mourir d'amour pour vous, c'est là tout ce que je vous demande par votre saint nom; c'est mon seul souhait et désir, et je vous demande tout par Jésus-Christ, par l'intercession de Marie et de tous les saints.

Offrande

Ô mon Dieu, je vous offre tout mon cœur, mon âme et mon corps, mes croix et mes peines, ma vie et ma mort; je vous offre et vous donne tout ce que j'ai et tout ce que je suis. Je me voue à vous à tous les instants en sacrifice perpétuel et vivant. J'offre mon esprit et mes pensées au Père céleste; ma mémoire et mes paroles à vous, ô divin fils; ma volonté et mes actions au Saint-Esprit, et j'unis tout au sacrifice de la croix, au sacrifice de l'autel, tout en Jésus-Christ, avec et par Jésus-Christ au Père céleste. Ô Père céleste, je vous offre votre cher Fils, ses souffrances et sa mort, ses mérites et ses cinq plaies, pour moi, pour tous les vivants et les morts en holocauste, en sacrifice de louanges, de demandes, d'actions de grâce et de réconciliation, et nous tous réunis ne faisons qu'un seul sacrifice, en, avec et par Jésus-Christ par qui tout est réparé et rectifié.

Union

Ô mon Dieu et mon très aimé Sauveur, je mets dans votre très chéri, très saint, très pur et très beau cœur, mon pauvre, faible, méprisable cœur pécheur, et vous, ô mon très aimé Jésus, venez aussi dans mon cœur, car il est votre demeure; enflammez-le du feu de votre divin amour et consommez par ce feu tout ce qui peut s'y trouver, qui vous déplaît, et faites que votre cœur, votre corps, votre sang, que vous soyez tout changé en moi, et moi changé en vous, incorporé et uni en vous, et que j'y demeure pendant toute l'éternité.

Contrition

Ô mon Dieu et mon très aimé Sauveur, je m'abîme tout entier de corps et d'âme dans votre très saint côté avec tous mes péchés et crimes, et tous les péchés du monde entier. C'est dans cette très sainte plaie, dans cet abîme de miséricorde que je m'anéantis; lavez, sanctifiez, purifiez-moi avec le précieux sang que vous avez répandu pour moi sur la croix; j'unis mes larmes avec ce sang et pardonnez-moi tous mes péchés, car je me repens du fond de mon cœur de vous avoir offensé, parce que vous êtes l'Etre suprême le plus parfait, le plus digne d'être aimé pour vous-même et parce que je vous aime par-dessus tout; non, je ne veux plus vous offenser; j'aimerais mieux mourir mille fois avec votre secours et votre grâce que de vous offenser.

Humilité

Ô mon Dieu, ayez pitié de moi, d'un très grand pécheur, du plus vil, du plus faible et du plus méprisable de tous les hommes. Oui, mon Dieu, je ne suis point un homme, mais un méprisable ver de terre, le rebut et le dernier des hommes, le mépris du peuple, cendre et poussière, un pur rien, ce n'est que par votre grâce et miséricorde que je suis ce que je suis, à vous seul en revient toute la gloire, ayez pitié de moi selon l'étendue de vos miséricordes.

Espérance et confiance

Ô mon Dieu, j'espère en vous et je me confie sur votre grande et infinie bonté et miséricorde, oui, j'espère que vous aurez pitié de moi, c'est pourquoi je m'abandonne entièrement à votre Providence, vous achèverez l'œuvre que vous avez commencée, faites, je vous prie, ô mon Dieu, que, comme j'ai surpassé tous les hommes en péché, je les surpasse aussi en amour pour vous. Ainsi j'espère et je mets ma confiance en vous, et comme j'espère en vous, je ne serai jamais confondu. Ainsi soit-il.

Prière à la bienheureuse Vierge Marie

Ô très pure, très belle et très sainte Marie, mère de Dieu, fille du Père céleste, mère du divin Fils, épouse du Saint-Esprit, temple de la très Sainte Trinité, mère de grâces d'Einsiedeln, reine du ciel, Marie, mère de Dieu, je vous loue, je vous honore et je vous glorifie, vous qui êtes après Dieu mon tout. Je vous choisis pour l'épouse de mon âme, pour ma tendre et très aimée mère, soyez ma protectrice, ma conservatrice et ma préservatrice, assistez-moi aujourd'hui, demain, tout le temps de ma vie et à l'heure de ma mort dans toutes mes tentations, misères et faiblesses. Obtenez-moi par votre intercession un amour de Dieu pur et parfait, la grâce de ne plus offenser votre cher Fils, mais de devenir un saint, un grand saint. Ainsi soit-il.

Prière à saint Joseph

Ô saint Joseph, je vous salue très fidèle serviteur du Père céleste, je vous salue très aimé père nourricier du fils de Dieu, je vous salue, très pur protecteur de l'épouse du Saint-Esprit. Saint Joseph, époux de la mère de Dieu, priez pour moi, pauvre pécheur, maintenant et à l'heure de ma mort, vous qui êtes mort entre les bras de Jésus et de Marie.

Saint ange gardien, saints patrons et tous les saints anges et bienheureux dans le ciel, priez pour moi à présent et toujours. Ainsi soit-il.

U. I. O. G. D.

Priez pour le Père Martin, très indigne bénédictin dans l'Abbaye d'Einsiedeln.

1792

Annexe III

1

Zurich, le 30 floréal an VI (19 mai 1798). Rheinwald, adjudant général, chef de l'état-major de l'armée au P. Martin au couvent de Fahr.

Le général en chef me charge, Révérend Père, de vous inviter à lui faire l'amitié de venir dîner avec lui aujourd'hui à midi ; je vous engage à ne pas y manquer.

(Einsiedeln, Arch. du Couvent, OC 14, n° 1, orig.)

2

Zurich, le 10 prairial an VI (30 mai 1798). L'adjudant général Rheinwald, chef de l'état-major général de l'armée, au P. Martin Du Fay de Lavallaz.

Certifie que le P. Martin Du Fay de Lavallaz, religieux au ci-devant couvent d'Einsiedeln, a été conduit hors de la frontière suisse par suite de l'arrêté du commissaire du Gouvernement français près l'armée en Helvétie qui met hors du territoire de la Suisse tous les religieux du susdit couvent.

(Einsiedeln, Arch. du Couvent, OC 14, n° 7, orig.)

3

Petershausen, le 15 juin 1798. Le P. Martin donne à son abbé des nouvelles de Petershausen.

Hochwürdigster Gnädigster Fürst und Herr !

Heüt nach Mittag um 2 Uhr werden wir hier meinen hochwürdigen Confrater, der Herr Pfarr Eberhard, welcher gestern nach 5 Uhr des Morgens, mit allen heiligen Sacramenten versehen verschieden ist, begraben. Er ist aus dem Elend und Verfolgung in ein bessere Leben übergangen.

Seine hochfürstliche Gnaden werden glaublich den brief, den ich an hochdieselben den 2. Junii die Ehre hatte zu schreiben, erhalten haben ; ich erwarte allzeit eine Antwort von Hochdenselben, um zu wissen, wie ich mich zu verhalten habe, und wo ich mich aufhalten soll.

Der Gnädige Herr Prelat hat alle Liebe gegen mich, und scheint bereit zu seÿn mich hier beÿ ihm zu behalten, und ich meinerseits wünsche es auch sehr, um meine klösterliche Pflichten ausüben zu können. Den Brief, den Ihro Hoch-Fürstliche Gnaden an den Gnädigen Herrn vom 5. Junii datiert, geschrieben, hat Er empfangen, und selben mir vorgelesen, allein von mir steht gar kein Wort darin, dessentwegen müssen Ihro Gnaden meinen Brief noch nicht empfangen haben, als Hochdieselbe dem Gnädigen Herrn geschrieben haben.

Ich befinde mich hier wirklich gantz allein, denn der hoch-würdige herr Isidor [Moser] habe ich hier niemals gesehen, obwohl ich hier schon seit dem 30. May befinde. Der Hoch-Würdige Herr Stadhalter Ildephons [Betschart, 1763-1831] ist hier gewesen und erwartet allzeit eine Antwort von Ihro Gnaden, ist aber wieder nach Oberstadt abgereiset Den Weihbischof hat man auch hier den 11. dieses begraben.

Mit grösster Freude erwarte ich hier Ihre Hoch-Fürstliche Gnaden, indem hochdieselbe es dem Gnädigen Herrn gleichsam vergewisset haben.

Ich bitte von Ihrer Hoch-Fürstlichen Gnaden den väterlichen Segen, und verbleibe allzeit mit aller Hochachtung und tiefester Verehrung...

(Einsiedeln, Arch. du Couvent, OC 14, n° 24, orig.)

4

Constance, le 22 juin 1798. Lettre du P. Martin de Lavallaz à l'adjudant général Rheinwald.

Permettez-moi, citoyen général, de vous rappeler que lorsque je fus déporté hors de la Suisse vous m'avez fait espérer que je recevrai dans huit jours mes effets dont j'ai eu l'honneur de vous remettre la liste le même jour de ma déportation ; les huit jours et plus sont écoulés et je n'ai encore rien reçu ; je vous prie donc en conséquence de donner vos ordres et de me les envoyer à Constance où je demeure actuellement. Je vous aurai aussi une obligation éternelle si vous pouviez, citoyen général, m'obtenir du général en chef ou du commissaire de la République française en Helvétie mon rappel et la permission de pouvoir rentrer bientôt en Suisse ; je vous proteste que je resterai bien tranquille et qu'on n'aura point lieu de se plaindre de moi ; vous n'ignorez pas qu'on aime toujours par préférence sa patrie et qu'on se croit heureux quand on peut passer ses jours en sa patrie et au sein de sa famille. Daignez, je vous supplie, vous intéresser pour un pauvre religieux qui a ci-devant été militaire, qui a montré du courage, de la fermeté, et un caractère digne d'un ancien militaire : il mérite donc qu'on ait plus d'égard pour lui et qu'on ne le laisse point longtemps dans l'exil, mais qu'on lui accorde la liberté que vous, citoyen général, et tous les Français sont venus établir dans la Suisse. Je compte beaucoup sur votre protection et que vous voudrez bien parler en ma faveur au général en chef (à qui je vous prie d'offrir mes hommages respectueux, comme aussi à Madame), afin que je puisse obtenir la grâce que je demande.

Nous avons enterré ici la semaine dernière mon confrère qui a aussi été déporté [le P. Eberhard], et sa déportation n'a pas peu contribué à l'accélération de sa mort. Oserai-je vous prier de me faire l'honneur de répondre et vous prie de recevoir les sentiments de ma vive reconnaissance et du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être...

(Einsiedeln, Arch. du Couvent, OC 14, n° 27, minute.)

Annexe IV

Documents relatifs au séjour du P. Martin de Lavallaz en Valais, en mars 1799.

1

Sion, le 14 octobre 1798. Lettre de Ch.-E. de Rivaz au c. Rengger, ministre de l'Intérieur.

Un religieux de la ci-devant abbaye d'Einsiedeln natif de ce canton m'a fait faire par ses parents un exposé de sa situation et de sa conduite personnelle aux fins d'être autorisé à rentrer librement dans le sein de sa famille et d'obtenir de notre république une pension alimentaire pour son entretien. J'ai cru de mon devoir de la transmettre au gouvernement et je prends la liberté de vous en rendre compte, c. ministre, ne sachant pas précisément de quelle autorité dépend la décision de son sort. C'est du P. Martin Du Fay de Lavallaz que je vais vous entretenir. A l'arrivée de l'armée française à Einsiedeln, le 2 mai dernier, tous les religieux s'enfuirent, sauf lui qui y resta seul ; au bout de quelques jours, il fut conduit à Zurich chez le général Schauenbourg dont il fut reçu gracieusement. Le c. Rheinwald, son adjudant général, lui donna un écrit par lequel il lui était défendu de sortir de la Suisse, et il eut permission d'aller au couvent de Fahr, à deux lieues de Zurich, où il a passé près de trois semaines. Enfin, le 29 mai, des hussards français conduits par le même adjudant général Rheinwald l'y vinrent prendre et le conduisirent aux portes de Constance, en vertu d'un arrêté du commissaire français en Helvétie [Rapinat]. L'adjudant général l'obligea à lui rendre le premier écrit qu'il avait eu de lui et lui signifia sa déportation. Le religieux, lui ayant fait sans succès des représentations à ce sujet, l'a prié de lui donner acte de cette déportation et le c. Rheinwald la lui donna en certifiant qu'il avait été conduit hors de la frontière suisse en vertu de l'arrêté du commissaire français qui mit hors du territoire suisse tous les religieux du couvent d'Einsiedeln. Cet écrit est daté de Zurich le 10 prairial [29 mai]. Depuis lors, ce religieux est resté à Constance à attendre un moment favorable pour obtenir sa rentrée en Suisse et les moyens d'y subsister.

Il fonde ses espérances, quant au premier article, sur ce qu'il n'a point suivi l'exemple de ses confrères, et que loin d'avoir cherché à émigrer, il n'a pas tenu à lui de rester en Suisse ou dans son couvent. Les fautes étant personnelles, il pense qu'on ne le rendra pas comptable de la conduite de tous les religieux de sa maison, et il implore l'appui des autorités supérieures de sa patrie pour obtenir du c. commissaire français la révocation, quant à ce qui le regarde, de l'arrêté en vertu duquel il a été déporté. Il se mettra sous une surveillance telle qu'on l'exigera s'il peut obtenir la faveur de rentrer au milieu de sa famille.

Quant à son entretien, il espère également que la république voudra bien le lui accorder comme il l'est par la loi du 17 septembre à tous les religieux [voir STRICKLER, t. II, pp. 1142-1146]. Quoique cette même loi exclue de cette faveur les religieux d'Einsiedeln, il est naturel de croire qu'elle n'a voulu punir que les coupables et qu'elle n'a pas voulu frapper celui qui n'a pas participé à leur conduite.

Tel est en substance l'exposé verbal qu'il m'a fait faire ; j'eusse désiré qu'il eût été présenté par écrit pour vous le transmettre de même, mais comme l'envoi de cette pièce aurait exigé des délais qui auraient prolongé ses inquiétudes sur son sort, j'ai cru pouvoir y suppléer en vous en adressant directement la substance.

Veuillez bien, c. ministre, la faire valoir auprès des diverses autorités qui ont à prononcer là-dessus, ou si quelque obstacle s'y oppose, avoir la bonté de m'en instruire, afin que je puisse en rendre compte audit c. Du Fay de Lavallaz.

Si mon opinion personnelle sur sa moralité peut avoir quelque influence sur cette décision, je dirai qu'autant que je le connais, il n'est pas livré à des idées fanatiques et que, selon toute apparence, ni ses démarches ni ses opinions ne seront dangereuses pour notre nouveau gouvernement. La conduite qu'il a tenue lors de l'occupation d'Einsiedeln confirme le jugement que je portais de lui déjà auparavant.

(*Correspondance*, t. I [M 29 bis, pp. 359-361, n° 468.] Voir aussi *Journal* du 14 octobre 1798, t. I, fol. 62.)

2

Extrait du *Journal* du 11 novembre 1798 (t. I, fol. 87 v°) : réception d'une lettre du Directoire helvétique. « Reçu une lettre du Directoire helvétique du 4 [novembre]. Dit que, sur ma recommandation du 14 octobre, le Directoire helvétique permet au P. Martin Du Fay de Lavallaz de revenir en Valais, en m'indiquant le lieu de son domicile, afin que sa conduite soit l'objet de mon attention particulière. — Autorisé à lui envoyer un passeport ; exécuté le 15. »

3

Sion, le 15 novembre 1798. Lettre de Ch.-E. de Rivaz à Gaspard-Eugène Stockalper, administrateur du canton du Valais.

J'ai reçu le 11 du courant une lettre du ministre de l'Intérieur par laquelle il me mande que le Directoire, sur ma recommandation, consent à ce que le P. Du Fay de Lavallaz rentre et demeure en Helvétie à condition qu'il se rende directement en Valais et m'indique le domicile qu'il choisira. Je m'empresse, c. administrateur, de vous en informer et de vous témoigner ma joie d'avoir réussi au moins dans une partie de mes désirs. Je vous prie en conséquence de m'envoyer son signalement, et je vous ferai passer le passeport qui lui est nécessaire pour revenir dans sa patrie.

Le Directoire ne m'a rien répondu sur la pension que j'avais sollicitée pour lui. Lorsqu'il sera ici, je profiterai de la première circonstance favorable pour remettre sa demande sous les yeux du gouvernement, et j'espère toujours qu'elle sera admise.

(*Correspondance*, t. I, p. 500, n° 668. — Voir aussi *Journal* du 15 novembre, t. I, fol. 93.)

4

Brigue, le 19 novembre 1798. L'administrateur Stockalper à Ch.-E. de Rivaz, préfet national.

En attendant avec empressement le moment de vous assurer de vive voix de mon respectueux dévouement et de ma plus vive reconnaissance pour la peine et l'intérêt que vous avez eus la grâce de prendre pour mon beau-frère, le P. Martin Du Fay de Lavallaz, je vous prie d'agréer l'un et l'autre par ces lignes. Ce n'est que cette semaine que nous avons fait les comptes de la contribution et des frais des troupes françaises de notre ci-devant dizain et ayant encore quelques autres occupations ces jours suivants, je compte d'avoir l'honneur de me présenter chez vous lundi prochain et de vous remettre le signalement de mon dit beau-frère et de vous supplier pour son passeport que vous avez

déjà eu la grâce de m'offrir. Je souhaiterais du fond de mon cœur que mes deux autres beaux-frères eussent tenu la même conduite ; leur pauvre mère ne serait pas dans son âge relaissée d'iceux et plongée dans des circonstances si tristes à cause d'eux ; c'est elle que je plains et aucunement mes beaux-frères, n'ayant voulu suivre les avis de leurs plus proches parents à cet égard.

Je répète encore mes actions de grâces pour la bonté que vous avez eue pour eux, ainsi que pour la bienveillance et protection que vous avez bien voulu accorder à notre collège. Je suis informé que nos pères sont autorisés et prêts de prêter le serment civique si le gouvernement le demande. Je recommande le tout ainsi que moi et ma famille à la continuation de vos faveurs et bienveillance que je tâcherai de mériter autant que mes forces le permettent.

P.-S. Ma famille très sensible à votre ressouvenir vous présente ses respectueuses obéissances.

(H 2, n° 32, orig. — Voir aussi *Journal* du 19 novembre 1798, t. I, fol. 96.)

5

Extrait du *Journal* du 29 janvier 1799 (t. I, fol. 137) : réception d'une lettre de l'administrateur Stockalper. « Reçu le 29 janvier 1799 une lettre de l'administrateur Stockalper ; le P. Martin de Lavallaz désire bien revenir en Suisse, mais demande à ne pas prêter le serment civique, s'abstiendra de tout emploi, demande ce qu'il faut faire. Répondu le 31. »

6

Sion, le 31 janvier 1799. Lettre de Ch.-E. de Rivaz au c. Stockalper, administrateur du canton du Valais.

Je ne saurais que vous dire de positif sur le contenu de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser le 28 courant. La loi du 19 septembre disant d'une manière positive que tout prêtre qui ne prête pas le serment civique doit être déporté ; vous savez mieux que moi l'obligation que j'ai de la faire exécuter, et la *responsabilité* dont je me charge en négligeant de le faire... Je n'ose donc, malgré mon extrême désir de répondre à toutes vos vues, prendre aucun engagement particulier relativement au séjour du P. de Lavallaz dans ce canton s'il ne remplit pas cette formalité ; mais dans la persuasion où je suis que dès qu'il sera arrivé, il se guérira de ses préventions à ce sujet, d'autant plus mal fondées qu'il a devant lui non seulement l'exemple de tout le clergé de son pays, mais encore l'approbation du nonce apostolique et celle du pape lui-même, dans cette persuasion, dis-je, je prends très volontiers sur moi de lui permettre un séjour d'un mois ou six semaines dans ce canton aux conditions par lui offertes, et je me flatte qu'au bout de ce terme il nous donnera à tous la satisfaction de se soumettre à l'obligation imposée par la loi, et le plaisir de le conserver parmi nous. Daignez me pardonner si je ne fais pas à cet égard tout ce que mon cœur voudrait bien faire, et croire à tout mon regret de ne pouvoir remplir votre attente en entier. Ce serait un plaisir bien sensible pour moi qui n'apprécie rien tant que l'avantage de votre bienveillance et des sentiments dont vous voulez bien m'honorer.

(*Correspondance*, t. II, p. 141, n° 1275. — Voir aussi *Journal* du 31 janvier 1799, t. I, fol. 139.)

Ex arce Hegene prope Constantiam, le 15 février 1799. Autorisation du nonce apostolique de se rendre dans sa famille en habit séculier.

P. Martinus Du Fay de Lavallaz, Abbatiae principalis Einsiedlensis religiosus capitularis et sacerdos, Excellentiae vestrae reverendissimae humillime exponit se a praesentibus rerum circumstanciis in Helvetiam, patriam suam redire (sciente et consentiente suo Abbate) coactum esse. Cum autem habitu religioso indutus ibidem apparere non possit prefatus orator Excellentiam vestram reverendissimam enixe rogat et obtestatur ut per ipsam sibi habitum saecularem gerere liceat. Pro qua gratia, etc.

Suprascriptas preces arbitrio et discretioni Reverendissimi Abbatis ipsius oratoris cum facultatibus necessariis et opportunis auctoritate apostolica per speciale indultum nobis concessa remittibus, ita tamen ut in impertienda ea quam orator petit, licentia expresse declaret se agere in virtute auctoritatis apostolicae specialiter sibi ad id communicatae.

(Einsiedeln, Arch. du Couvent, OC 14, n° 18, orig.)

Sion, le 20 mars 1799. Autorisation de confesser donnée par les secrétaires de l'évêque.

De approbatione Reverendissimi ordinarii nostri harum vigore tibi delegatur facultas seu jurisdictio absolvendi etiam poenitentes diocesanos a casibus sedi Sedunensi reservatis (excepto incestu in primo gradu) nec non exercitium aliarum functionum ecclesiasticarum prohabita ad hoc facultate parochi loci cui inservire contigerit. Praesentibus usque ad revocationem valituris. De mandato J. M. Valleran, a sacris.

Sion, le 11 octobre 1801.

Praememorata facultas hodie renovata valeat deinceps, prout supra. In cujus fidem de mandato Antoine Tournier, secretarius episcopalis.

(Einsiedeln, Arch. du Couvent, OC 14, n° 25, orig.)

Vevey, le 20 mars 1799. Lettre de Vincent Perdonnet, sous-préfet de Vevey, à Henri Polier, préfet national du Léman.

Au lieu de m'adresser au préfet national du Valais, je crois devoir plutôt vous faire rapport de l'avis qui m'a été donné sur un individu nommé Lavallaz, âgé d'environ cinquante ans, moine du couvent d'Einsiedeln (qui est peut-être émigré helvétique), Valaisan d'origine, [qui] a passé dernièrement dans ces quartiers, se rendant chez lui auprès de ses parents; il m'est revenu qu'il a tenu en passant dans les auberges de Fribourg, Bulle et Vevey, les propos les plus contraires au nouvel ordre de choses et les plus incendiaires, qu'il est par conséquent très dangereux surtout dans les pays catholiques et mérite d'être surveillé de près.

[P.-S.] Certifié conforme à l'original à Lausanne, le 22 mars 1799.

(H 4, n° 170. — Voir aussi *Journal* du 24 mars 1799, t. I, p. 173.)

10

Sion, le 23 mars 1799. Extrait d'une lettre de Ch.-E. de Rivaz à G.-E. Stockalper, membre de la Chambre administrative.

... Je saisis cette occasion pour vous prier de sonder le P. de Lavallaz sur ses dispositions à prêter le serment civique, les circonstances où la Suisse se trouve vis-à-vis de l'Allemagne et les relations étroites de parenté et de corporation que ledit père a dans ce dernier pays m'obligent pour ma responsabilité à ne négliger aucune des mesures que la loi me prescrit ; je serai charmé de le voir se décider audit serment. Ayez la bonté de l'y solliciter. Je vous aurai une obligation particulière.

(*Correspondance*, t. II, p. 471, n° 1612. — Voir aussi *Journal* du 23 mars 1799, t. I, p. 172^{vo}.)

11

Sion, le 25 mars 1799. Lettre de Ch.-E. de Rivaz à Henri Polier, préfet national du Léman.

Je vous fais bien des remerciements pour l'avis que vous me donnez par votre lettre du 22 sur les propos tenus à Bulle et Vevey par le P. de Lavallaz, ci-devant religieux à Einsiedeln. Sa conduite m'a d'autant plus surpris qu'elle est peu d'accord avec les promesses qu'il a fait faire en son nom quand il a témoigné son désir de rentrer dans sa patrie. Resté seul dans son couvent lorsqu'il a été abandonné par ses confrères qu'il n'a pas voulu suivre, il avait été accueilli par les généraux français et traité par eux avec beaucoup d'égards, quoiqu'ils l'eussent déporté. Le Directoire, instruit de ces détails, m'avait autorisé à lui délivrer un passeport pour revenir en Suisse depuis l'Abbaye de Petershausen où il avait été conduit et je suis vraiment étonné que, pour prix de cette condescendance, il se permette d'attaquer le gouvernement qui lui donne ce généreux asile. Il est de mon devoir de ne pas négliger les renseignements que vous me donnez et en conséquence je viens vous prier, c. collègue, de vouloir bien faire vérifier et le genre de propos qu'il a tenus en passant dans votre canton et les preuves qui en existent. J'écris par ce courrier au préfet de Fribourg pour le prier de me donner les mêmes lumières sur ceux qu'il aura tenus dans les auberges de Bulle et de Fribourg. En attendant j'écris au sous-préfet de Sierre, où il est domicilié, pour qu'il exerce sur lui la surveillance la plus spéciale. J'ose espérer de votre zèle, c. préfet, tout votre concours dans cette circonstance pour l'éclaircissement de faits aussi importants à la tranquillité publique et qu'à cette considération vous voudrez bien me pardonner l'importunité de cette recherche.

(*Correspondance*, t. II, pp. 474-475, n° 1618. — Voir aussi *Journal* du 24 mars 1799, t. I, p. 173.)

12

Sion, le 25 mars 1799. Lettre de Ch.-E. de Rivaz à François Déglise, « préfet national du canton de Fribourg ».

Je suis informé par le préfet du canton du Léman que le P. de Lavallaz, ci-devant religieux à Einsiedeln, revenant en Valais, sa patrie, avec un passeport que le Directoire exécutif m'a autorisé à lui donner, s'est permis en passant dans votre canton des propos très incendiaires et très contraires au nouvel ordre de choses.

Etant très essentiel que cette dénonciation soit vérifiée pour que je puisse prendre envers ce citoyen les mesures qu'exigera la gravité de son délit, je viens vous prier, c. collègue, de vouloir bien donner tous les ordres que votre zèle vous suggérera pour obtenir des lumières positives à cet égard ; je vous serai très obligé de me les transmettre au plus tôt, eu égard à l'importance dont il est que de telles entreprises soient réprimées. Veuillez bien en faveur de cette considération excuser mon importunité ainsi que l'embarras que je prends la liberté de vous donner.

(*Correspondance*, t. II, p. 475, n° 1619. — Voir aussi *Journal* du 25 mars 1799, t. I, p. 173^{vo}.)

13

Sion, le 25 mars 1799. Lettre de Ch.-E. de Rivaz à Mathias Monnier, sous-préfet de Sierre.

Il me revient des rapports très défavorables sur les propos que le P. de Lavallaz a tenus à son passage dans les cantons de Fribourg et du Léman. D'après ces rapports il est de mon devoir de prendre des précautions particulières à son égard. Je vous prie en conséquence, c. sous-préfet, sans lui parler en aucune manière dans ce moment des informations qui m'ont été données contre lui, de lui dire de ma part que les circonstances où notre république se trouve, sa proche parenté avec les c. Courten émigrés et son incorporation à un corps religieux établi chez nos ennemis, exigent de moi que je prenne quelques mesures pour me mettre à couvert et à l'abri de responsabilité vis-à-vis de ceux qui me reprocheraient son séjour dans ce canton ; qu'en conséquence je lui demande qu'il engage sa parole d'honneur entre vos mains de ne rien dire, faire ou écrire directement ou indirectement, de quelle manière que ce soit qui puisse porter préjudice ou atteinte quelconque au gouvernement actuel de la République helvétique. Cette démarche ne doit rien coûter à un citoyen délicat et honnête ; elle me disculpera aux yeux des personnes soupçonneuses et j'espère qu'il n'hésitera pas à me donner cette preuve formelle des intentions que je suis disposé à lui supposer.

(*Correspondance*, t. II, p. 456, n° 1621. — Voir aussi *Journal* du 25 mars 1799, t. I, p. 173^{vo}.)

14

Extrait du *Journal* du 1^{er} avril 1799 (t. I, p. 175) : « Reçu le 1^{er} avril une lettre du préfet du Léman. M'envoie des renseignements de l'auberge de Vevey sur le religieux de Lavallaz *confidentiellement demandés* ».

15

Extrait du *Journal* du 2 avril 1799 (t. I, fol. 176) : « Reçu le 2 avril une lettre du Directoire helvétique du 29 [mars] ordonnant l'arrestation du P. de Lavallaz ; dit qu'il tient des propos séditieux, fanatise le peuple et l'excite contre les Français. Et charge de le faire conduire à Bâle. Exécuté le 2, répondu le 4. »

16

Sion, le 2 avril 1799. Ch.-E. de Rivaz à Mathias Monnier, sous-préfet de Sierre.

Je viens de recevoir du Directoire exécutif l'ordre de faire arrêter sur-le-champ le P. Lavallaz et de le traduire sous escorte à Bâle. Cet ordre étant très précis, je n'ai pas dû tarder un moment à vous le faire passer, et en conséquence je vous dépêche un courrier pour vous charger de le mettre sans délai en exécution et de faire conduire ici le prisonnier à mon lieutenant qui fera fournir une nouvelle escorte pour l'acheminer de district en district à sa destination. Vous voudrez bien me rendre compte aussitôt des mesures que vous aurez prises...

(*Correspondance*, t. II, p. 506, n° 1644. — Voir aussi *Journal* du 2 avril, t. I, fol. 177^{vo}.)

17

Sierre, le 4 avril 1799. Mathias Monnier, sous-préfet du district, à Ch.-E. de Rivaz, préfet national.

Pour ménager la délicatesse de Madame la générale Courten, j'ai écrit au P. de Lavallaz de se présenter aujourd'hui à Sion devant vous et sans retard, sans lui dire la raison pour quoi. Je le vois partir sur un char dans le moment et pour veiller sa marche, j'expédie un affidé exprès après lui pour l'observer et vous prévenir de son arrivée à Sion.

Veillez m'accuser la réception de la présente et instruire de l'issue de ma démarche...

(H 4, n° 267. — Voir aussi *Journal* du 4 avril 1799, t. I, fol. 179^{vo}.)

18

Lettre du 4 avril 1799. Lettre de Ch.-E. de Rivaz à Mathias Monnier, sous-préfet de Sierre.

Je reçois dans ce moment votre lettre de ce jour qui m'apprend la manière dont vous vous y êtes pris pour l'exécution des ordres que je vous ai donnés avant-hier. Je n'ai pas encore vu le P. de Lavallaz, je vais faire à son égard ce que mon devoir me prescrit. Ce n'est pas un des moments les moins pénibles de mes fonctions...

(*Correspondance*, t. II, p. 517, n° 1667. — Voir aussi *Journal* du 4 avril 1799, t. I, p. 179^{vo}.)

19

Sion, le 4 avril 1799. Lettre de Ch.-E. de Rivaz au Directoire helvétique.

J'ai exécuté les ordres que vous m'avez donnés pour l'arrestation du religieux Lavallaz dans votre lettre du 29 mars. Il est ici ce soir chez un de ses beaux-frères qui en a répondu personnellement et par écrit, parole que je regarde comme aussi sûre que la garde que je lui aurais donnée; il partira demain matin sous escorte et sera acheminé de district en district en passant par Berne. Il m'a témoigné le désir d'être conduit à Lucerne pour y être interrogé de votre part et pouvoir y énoncer sa justification. J'ai cru ne pas

m'éloigner de vos principes en le lui permettant ; en conséquence il aura son billet de route pour Lucerne ; si je m'étais trompé, il vous sera facile de le faire diriger de Berne à Bâle.

Si ce religieux est venu dans le Valais, c'est d'après une autorisation de votre part qui m'a été transmise par le ministre de l'Intérieur. Je l'avais mis sous la surveillance spéciale du sous-préfet de Sierre qui n'a eu aucun rapport désavantageux à me faire sur son compte. Il m'était à la vérité depuis quelques jours revenu qu'il avait tenu à son passage dans le canton de Fribourg et à Vevey des discours déplacés et j'avais écrit sur-le-champ aux préfets de Fribourg et du Léman pour avoir des renseignements plus positifs à son égard. Je les attendais pour déterminer ma conduite lorsque j'ai reçu vos ordres. Je dois seulement ajouter que ce n'est pas la cure de Sierre mais le vicariat qui lui a été offert et qu'il l'avait refusé, disant qu'il voulait vivre comme simple particulier chez sa mère.

(*Correspondance*, t. II, pp. 520-521, n° 1669. — Voir aussi *Journal* du 4 avril 1799, t. I, fol. 180.)

20

Sierre, le 5 avril 1799. Certificat de conduite du sous-préfet de Sierre pour le P. Martin.

Le sous-préfet du district de Sierre soussigné certifie et atteste que le R. P. Martin de Lavallaz, résidant à Sierre, chef-lieu du district, depuis le 15 mars dernier chez sa mère avec la permission du Directoire exécutif, s'est conduit avec toute la sagesse et la circonspection possibles, et que malgré la surveillance stricte et exacte que j'ai observée et fait observer sur sa conduite, je n'ai rien aperçu et il ne m'est revenu aucune plainte qui puisse faire suspecter son civisme.

J'atteste en outre que la commune de Sierre m'ayant invité et chargé conjointement avec le syndic de proposer audit P. Martin de Lavallaz la place vacante du vicariat, il s'est déclaré qu'il ne voulait accepter aucun bénéfice, pas même celui de sa famille auquel il avait droit, et qu'il voulait se borner à vivre paisiblement chez sa mère pour la consoler dans ses afflictions, son grand âge et sa cécité. D'ailleurs, la conduite sage dudit P. Martin de Lavallaz est de notoriété publique dans cette commune ; cette circonstance jointe à la triste position de sa mère, dont la conduite est très recommandable par sa plus parfaite soumission aux lois, notamment dans la séquestration du bien de ses fils émigrés, m'engage à recommander ledit P. Martin de Lavallaz à la justice et clémence du Directoire helvétique...

(Einsiedeln, Arch. du Couvent, OC 14, n° 4, orig.)

21

Martigny, le 6 avril 1799. Lettre de Pierre Berguerand, sous-préfet de Martigny, à Charles Bernardini, lieutenant du préfet national.

Le P. Martin Du Fay de Lavallaz m'a été consigné d'après votre adresse par les c. Georges Wirthner et André Gindre. En conséquence de votre lettre je l'ai adressé aujourd'hui au c. sous-préfet de Vevey, accompagné par le c. Jean-Marc Werra et le c. Jacques Piottaz qui a fourni son char à bancs pour le conduire d'une traite à Vevey sous promesse qu'il sera payé par la Chambre administrative ainsi que vous me le marquez.

Quoique vous ne m'ayez pas ordonné de pourvoir à la subsistance du consigné, je n'ai pas cru, d'après son exposé, devoir la lui refuser et je lui ai fait donner à souper hier au soir et déjeuner ce matin avant de partir. Je l'ai fait mettre coucher dans une chambre

décente à l'Auberge de l'Ange; et j'y ai fait coucher ledit c. Werra pour lui tenir compagnie, etc.

Pardonnez la hâte, s'il vous plaît: nous allons suivre notre assemblée communale pour l'élection de la municipalité qui est très peu avancée d'hier. Je vous assure que c'est une prodigieuse besogne dans cette commune où nous avons passé 2400 âmes de population.

(H 4, n° 280, orig.)

22

Sion, le 26 août 1799. Lettre de Ch.-E. de Rivaz à Ch. Bernardini, sous-préfet de Sion.

Je vous prie, c. sous-préfet, de m'envoyer la note des frais qui ont été faits de votre part pour l'arrestation ou l'escorte du P. de Lavallaz au mois d'avril dernier. Le ministre de la Justice me la demande et je vous serais obligé de m'instruire de ce que vous connaissez à cet égard.

(H 5, n° 158, minute.)

23

Sion, le 26 août 1799. Lettre de Ch.-E. de Rivaz au ministre de la Justice.

J'ai reçu, avec la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser le 18 du courant, le décret qui a ordonné de mettre en liberté tous les citoyens qui auraient été emmenés ou saisis soit comme otage, soit par mesure de sûreté.

Je ne connais dans ce canton d'autre individu qui soit dans ce cas que le c. Martin de Lavallaz, religieux du couvent d'Einsiedeln. Le Directoire m'a donné par sa lettre du 29 mars dernier l'ordre de le faire arrêter et conduire à Bâle. Cet ordre m'est parvenu le 2 avril; il était motivé sur ce qu'il tenait des propos séditieux et excitait le peuple contre les Français. J'ai écrit le même jour, 2 avril, au sous-préfet de Sierre où ce religieux était depuis trois semaines auprès de sa mère. Le sous-préfet me l'a envoyé ici le 3, et le 4, il est parti sous escorte pour Lucerne où il a demandé à être acheminé, désirant être interrogé par le gouvernement pour le convaincre de son innocence. Je le lui ai accordé et j'en ai en même temps prévenu le Directoire par ma lettre du même jour [le 4 avril] afin que, s'il n'approuvait pas cette démarche, il pût donner de nouveaux ordres pour diriger ce prisonnier depuis Berne à Bâle. Dès lors je n'en ai plus eu de nouvelles. Il était muni à son départ d'une déclaration du sous-préfet de Sierre portant que pendant le séjour qu'il y avait fait, il n'avait donné aucun sujet de plainte sur sa conduite. Il était d'ailleurs venu dans ce canton d'après un passeport que le Directoire m'avait autorisé à lui délivrer. Je prends en conséquence la liberté de vous prier, c. Ministre, de le faire jouir de la faveur du susdit décret s'il se trouve encore en état de détention.

(*Correspondance*, t. III, pp. 281-282, n° 2711. — Voir aussi *Journal* du 26 août 1799 [t. II, fol. 35^{vo}].)

24

Sion, le 26 août 1799. Note de Ch.-E. de Rivaz aux sous-préfets de Sierre, Sion, Martigny et Saint-Maurice.

Je vous prie de m'envoyer la note des frais qui ont été faits de votre part pour l'arrestation ou l'escorte du P. de Lavallaz au mois d'avril dernier. Le ministre de la Justice me la demande et je vous serai obligé de m'instruire de ce que vous connaissez à cet égard.

(*Correspondance*, t. III, p. 287, n° 2722. — Voir aussi *Journal* du 26 août 1799 [t. II, fol. 36].)

25

Extrait du *Journal* du 29 août 1799 (t. II, fol. 37) : lettre du sous-préfet de Saint-Maurice [Hyacinthe de Nucé] du 28 août : « ... Le P. de Lavallaz n'a point occasionné de frais à Saint-Maurice. Le tribunal a jugé le prisonnier, le retient encore huit jours en prison et le chassera ensuite comme un mauvais sujet... »

26

Extrait du *Journal* du 1^{er} septembre 1799 (t. II, fol. 39) : « Reçu une lettre du sous-préfet de Martigny [P. Berguerand], du 27. A reçu les miennes du 22, 24, 25. Envoie la note des frais pour le transport du P. de Lavallaz de Martigny à Vevey. Rép. le 2. Exécuté le 14. »

27

Extrait du *Journal* du 2 septembre 1799 (t. II, p. 39^{vo}) : « Reçu une lettre du sous-préfet de Sion [Jos.-M. de Lavallaz] sur la mienne du 26. N'a point trouvé de compte de frais pour le P. de Lavallaz ; les demander à la Chambre... »

28

Extrait du *Journal* du 3 septembre 1799 (t. II, p. 41) : « Reçu le 3 septembre une lettre du ministre de la Justice sur la mienne du 26 août. Le P. Martin a été déporté par ordre du Directoire en Allemagne. »

29

Sion, le 14 septembre 1799. Lettre de Ch.-E. de Rivaz au ministre de la Justice.

Conformément à votre lettre du 21 août qui me charge de rassembler les frais faits pour les otages, j'ai l'honneur de vous adresser le compte de ceux qu'a occasionnés la translation du c. Martin de Lavallaz comme suit :

La Chambre a payé 8 francs six sous au c. Riedmatten pour l'avoir fait	
marcher de Sion à Martigny	8.6
7 francs pour frais d'escorte et de nourriture	7.
Le sous-préfet de Sierre 12 batz à un homme qui l'a escorté jusqu'à Sion	1.4
Le sous-préfet de Martigny a dépensé pour la nourriture dudit de Martigny	
à Vevey	4.18

Pour celle de l'escorte aller et venir	3.18
Les journées de l'escorte à 14 batz	1.8
Pour voiture fournie audit prisonnier depuis Martigny à Vevey, l'adminis- trateur Delasoie a payé au c. Jacques Pioutaz, voiturier	20.15
total frs	47.9

Veillez excuser le retard que j'ai mis à vous transmettre cette note. Je n'ai pu avoir plus tôt les renseignements nécessaires.

(*Correspondance*, t. III, p. 367, n° 2821. — Voir aussi *Journal* du 4 septembre 1799 [t. II, fol. 47].)

30

Sion, le 18 septembre 1799. Extrait d'une lettre de Ch.-E. de Rivaz au sous-préfet du district de Sion :

... Quant aux frais du P. de Lavallaz, j'en ai retrouvé la note à la Chambre administrative, et je vous prie de ne plus faire de recherches à ce sujet...

(H 7, n° 14.)

31

Sion, le 27 janvier 1800. Lettre de Ch.-E. de Rivaz au ministre de la Justice.

La Chambre administrative, à laquelle j'ai fait part du contenu de votre lettre du 18 de ce mois relativement aux frais qu'ont occasionnés les otages, m'a répondu que ceux faits par le P. de Lavallaz étaient si peu conséquents qu'il ne valait pas la peine de changer les écritures faites à ce sujet ; que d'ailleurs il en avait déjà rendu compte au ministre des Finances conjointement avec d'autres dépenses par elle payées pour l'administration de la justice, et que si vous croyez toujours nécessaire de les passer dans le compte de votre département, elle vous priait de vous entendre avec le ministre des Finances qui déchargerait le compte de la Chambre de cette somme, si vous en chargiez le vôtre.

J'ai l'honneur de vous rendre compte de cette observation et si elle ne vous paraît pas suffisante pour répondre aux ordres du gouvernement, veuillez m'en instruire et je réitérerai ma demande à cet égard.

(*Correspondance*, t. IV, p. 126, n° 3739. Voir aussi *Journal* du 27 janvier 1800 [t. II, p. 170 v°].)

Annexe V

1

Sion, le 31 août 1801. Laissez-passer délivré par Charles-Emmanuel de Rivaz, préfet national, en faveur du P. Martin de Lavallaz.

Le préfet national du canton de Valais prie tous ceux qui sont à prier de laisser passer librement le R. P. Martin Du Fay de Lavallaz, religieux bénédictin, revenant de Gurtweil en Souabe, dans le canton du Valais, sa patrie, avec l'agrément du Conseil exécutif, ainsi qu'il m'en conste par une lettre à moi adressée le 25 de ce mois par le ministre de la Justice et de la Police par laquelle j'ai été chargé de lui expédier le présent passeport.

Qu'il ne lui soit en conséquence mis aucun obstacle, mais au contraire fourni toute assistance requise.

[P.S.] N° 8550 visiirt von Bern nach Haus, den 8^{ten} 8^{bris} 1801. Cant. Poliz. Bur. Krähenbühl.

(Einsiedeln, Arch. du Couvent, OC 14, n° 31, orig.)

2

Sierre, le 9 novembre 1801. Lettre du P. Martin de Lavallaz à l'abbé Anne-Joseph de Rivaz, curé de Conthey.

Avant mon départ de Saint-Blaise pour me rendre à ma patrie, son Altesse le Prince et Abbé de Saint-Blaise [Mauriz Ribbetel] m'a chargé d'une commission dont je vais vous faire le récit. On travaille dans cette Abbaye à un ouvrage intitulé *Germania sacra*; on a déjà rassemblé des documents de plusieurs évêchés d'Allemagne, et comme l'évêché du Valais est un des plus anciens, le Révérendissime Prince et Abbé désirerait fort d'avoir aussi les pièces authentiques et documents de cet évêché, comme aussi ceux de la fameuse Abbaye de Saint-Maurice. En passant par Vétroz, je me rendis chez sa Révérence M. l'Abbé de Saint-Maurice; je lui ai détaillé ma commission et il me répondit que c'était vous seul, Monsieur, qui pouvez le mieux remplir les vues du Prince de Saint-Blaise; que vous avez fait des extraits de leurs titres et compilations, ainsi que de ceux de Valère et même de l'Etat du Valais; qu'il vous en parlerait et vous prierait de vous charger de cette affaire; dans cette persuasion j'ai quitté M. l'Abbé de Saint-Maurice.

Quelques jours après mon arrivée à Sierre, j'ai écrit et fait une pétition à sa Révérence M. l'Abbé de Saint-Maurice et au Vénérable Chapitre pour leur demander de la part de son Altesse le Prince et Abbé de Saint-Blaise une particule des reliques de saint Maurice, parce qu'il porte son nom; je viens d'en recevoir la réponse et en même temps on me charge de vous écrire pour ce qui regarde les documents de l'évêché du Valais et de l'Abbaye de Saint-Maurice. Voilà la raison qui me fait prendre la liberté de vous écrire la présente. Si vous voulez, Monsieur, entreprendre la correspondance avec le Prince de Saint-Blaise, cela lui fera, je peux vous assurer, un sensible plaisir; daignez me communiquer là-dessus vos intentions.

Je suis très flatté que cette occasion me procure le plaisir de vous assurer les sentiments de respect et parfaite considération avec lesquels j'ai l'honneur d'être...

(Rz, cart. 19, fasc. 10, n° 1, orig.)

Saint-Blaise, le 12 novembre 1801. Lettre de l'abbé Mauriz Ribbetel au P. Martin Du Fay de Lavallaz à Sierre.

Hochehrwürdiger vilgeehrter Herr Mitbruder!

Dass Eüer hochehrwürden beÿ Ihrer liebsten Frau Mutter und Geschwistrigten glücklich angekommen, vernehme ich aus ihrem währtesten von d. 22.^{tem} V[origen]M[o-nats] mit vilem Vergnügen. Ich nehme an diesem glüklichen Ereignis den lebhaftesten Antheil, und bitte dero Frau Mutter und liebste Geschwistrigten meines ergebensten gegen Compl[iment] zu versichern.

Dass Ihr gnädigster Fürst Ihnen erlaubet, beÿ den Ihrigen so lang zu verbleiben, bis die göttliche Vorsicht sie wieder in Ihr Stift zurückführen wird, ist mir ebenmässig sehr angenehm. Niemand mehr als ich wünscht, dass bald die volle Ruhe in der Schweiz hergestellt, und das Stift Einsiedlen bald wieder mit seinen Söhnen besetzt werden möge. Dieses ist nun um so ehender zu hoffen, da die in Bern d. 28.^{ten} V. M. erfolgte Revolution die gute Aussichten erweitert, und die Hoffnungen vergrössert. Wolle Gott doch einmahl diese schwankende Umstände fixieren, und die alte Ruhe und Ordnung wieder zurückführen!

Dass Euer hochehrwürden gefällig gewesen, dem Herrn Abbt zu St. Maurice meinen sehnlichsten Wunsch zu eröffnen danke verbindlichst, und ersuche Sie ferner, mit Gelegenheit diesen Wunsch, und mein inständiges Gesuch ferner zu betreiben.

Seÿen Sie von meiner ganze Hochachtung versichert mit der ich jederzeit bin.

Eurer Hochehrwürden freündwilligster Mauriz [Ribbele] Abbt

St. Blasien ds. 12.^{tem} Nov. 1801

Manu propria

(Einsiedeln, Arch. du Couvent, OC 14, n° 26, orig. — Cette pièce porte au bas de la première page une note manuscrite du P. Martin: «Reçu à Sierre, le 19 novembre 1801. à coutée [sic] 24. Il est mort le 16 novembre 1801, l'ayant trouvé mort dans son lit.»)

Sierre, le 3 décembre 1801. Lettre du P. Martin de Lavallaz à M. l'abbé Anne-Joseph de Rivaz, curé de Conthey.

Je viens de recevoir de Saint-Blaise par le dernier courrier la bien triste nouvelle: le Prince-Abbé de cette Abbaye vient de mourir subitement le 16 du mois dernier; la veille il était encore bien portant et le lendemain matin on le trouva mort dans son lit. Cet événement change un peu nos affaires, quoique je suis persuadé que le nouveau Prince-Abbé, que je connais aussi particulièrement, désirera sûrement la continuation de cet ouvrage.

En conséquence je crois devoir vous engager à entreprendre votre ouvrage, car les démarches que j'ai faites pour vous procurer ce que vous désirez ont parfaitement réussi. Après la lettre reçue, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 16 du mois passé, je me suis rendu chez M. le chanoine de Courten; il m'assura qu'il n'avait eu aucune correspondance avec le Prince-Abbé de Saint-Blaise, ni envoyé aucune pièce relative à cet ouvrage, et que tous les papiers, titres et instruments, qu'il avait tirés et les extraits qu'il avait faits des archives du Chapitre de Sion ont tous été perdus par la Révolution; il ne lui restait pas seulement une pièce pour vous la communiquer.

La réponse de Mgr l'évêque de Sion et de son Chapitre a été aussi très satisfaisante; on vous permet très volontiers l'entrée et la recherche des titres et instruments des archives de Valère; on vous accorde à ce sujet tout plein pouvoir; on vous donne aussi pleine confiance que peut le faire M. l'Abbé de Saint-Maurice.

Daignez donc mettre la main à l'œuvre et d'entreprendre cet ouvrage pour vous si honorable et pour notre évêché si intéressant, et quand tout sera achevé et mis au net, on pourra l'envoyer à Saint-Blaise qui le recevra certainement avec grand plaisir et satisfaction. Je vous prie de vouloir bien me communiquer là-dessus vos idées et intentions. J'ai l'honneur d'être avec respect et considération...

(Rz, cart. 19, fasc. 10, n° 2, orig.)

5

Sion, le 13 décembre 1801. Lettre de Joseph-Maurice de Lavallaz à l'abbé Anne-Joseph de Rivaz, curé de Conthey.

Il paraît par votre dernière lettre que vous désireriez trouver un exemplaire de Polybe. Je me félicite de pouvoir vous en procurer un; je vous l'envoie ci-joint; vous le garderez pendant qu'il vous plaira. Je ne sais pas s'il est complet.

Vous avez été trop exact de me remettre les 4 volumes de Rollin; ils étaient chez vous comme chez moi.

Il sera assez difficile de trouver dom Martin à Sion; il ne quitte sa chambre et son prie-Dieu que pour aller à l'église ou à table; je veux, la première fois que je le verrai à Sierre, lui dire que vous désirez faire sa connaissance.

Veuillez agréer les sentiments d'estime et de la considération la plus distinguée avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, cher et honoré ami...

(Rz, cart. 19, fasc. 10, n° 6, orig.)

6

Sierre, le 18 janvier 1802. Laissez-passer du P. Martin de Lavallaz délivré par M. Monnier, sous-préfet du district de Sierre.

Laissez librement passer et repasser le R. P. Martin de Lavallaz, natif de Sion en Valais, âgé de quarante-six ans, taille de cinq pieds et deux pouces, cheveux châtons, sourcils idem, yeux bruns, nez aquilin, bouche moyenne, menton et visage rond, qui est intentionné d'aller à Einsiedeln.

(Einsiedeln, Arch. du Couvent, OC 14, n° 10, orig.)

7

Sierre, le 25 janvier 1802. Lettre du P. Martin de Lavallaz à Anne-Joseph de Rivaz, curé de Conthey.

Vous serez peut-être surpris de mon si long silence, et d'avoir tardé jusqu'à ce moment de vous envoyer ce que vous m'avez demandé par votre dernière lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en date du 6 décembre dernier. Je vous aurais envoyé plus tôt la copie ci-jointe de l'inscription romaine, si l'espérance de recevoir chaque

courrier une réponse à la lettre que j'ai écrite au nouveau Prince-Abbé de Saint-Blaise Berthold [Rottler] ne m'eût retenu jusqu'à ce moment; par cette réponse j'aurais pu vous informer si le Prince-Abbé actuel veut continuer l'ouvrage pour lequel son prédécesseur était si zélé, et s'il veut aussi insérer votre ouvrage dans le leur, suivant l'ardent désir de l'Abbé défunt, car je lui ai demandé là-dessus sa décision positive afin que vous sachiez à quoi vous en tenir.

L'ordre que je viens de recevoir de mon supérieur de retourner dans mon monastère d'Einsiedeln fait que je m'empresse de vous écrire celle-ci; je compte de partir d'ici le 4 février.

J'ai l'honneur aussi de vous prévenir que le Prince-Abbé actuel de Saint-Blaise ne sait point le français, et si vous voulez écrire, vous pourrez adresser vos lettres au R. P. Bernard Erhart, professeur, qui possède la langue française; si je reçois quelques lettres qui regardent l'objet que vous voulez traiter, je vous les communiquerai, et si je peux vous être de quelque utilité, je vous prie de vouloir bien disposer de celui qui a l'honneur d'être avec estime, considération et respect...

(Rz, cart. 19, fasc. 10, n° 3, orig.)

8

Einsiedeln, le 14 août 1802. Lettre du P. Martin de Lavallaz à l'abbé Anne-Joseph de Rivaz, curé de Conthey.

C'est avec un vrai plaisir que je viens de recevoir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, par laquelle vous me témoignez le regret de n'avoir pu faire ma connaissance; c'est bien moi qui ai beaucoup perdu à cela, car j'aurais bien désiré de m'entretenir quelque moment avec vous.

Le trouble qui régnait à Sion lors de mon départ m'a contraint de prendre un dîner à la hâte chez mon beau-frère [Joseph-Maurice] de Lavallaz et de partir le même jour pour Martigny. Arrivé dans mon monastère, j'ai trouvé la sainte maison dévastée, la Sainte-Chapelle démolie et cette fameuse Abbaye humiliée; autant qu'elle était autrefois en grandeur, autant est-elle à ce moment dans l'humiliation: la grande et vraiment curieuse bibliothèque est vide, la maison démeublée, et l'Abbaye ne possède ni fonds ni biens, tout est entre les mains de la nation, et un administrateur nous nourrit et nous entretient. Voilà, mon cher Monsieur, notre situation actuelle, mais notre espérance revit depuis le départ des troupes françaises.

Les trois cantons, Uri, Schwyz et Unterwald, ont de nouveau secoué le joug du Gouvernement helvétique, sans cependant se détacher absolument du gouvernement central; ils se sont donné leur ancien régime.

Le canton de Schwyz, dans lequel est située notre Abbaye, a tenu une assemblée générale le 1^{er} août et a nommé pour son landaman le fameux Aloys Reding. Nous [ne] craignons que les Français, mais il paraît qu'ils ne reviendront plus en Suisse, cela nous fait espérer que notre Abbaye revivra petit à petit. Nous espérons tout de la miséricorde de Dieu à laquelle nous mettons toute notre espérance. Je ne peux vous assurer si l'Abbaye de Saint-Blaise veut continuer son ouvrage, n'ayant reçu aucune réponse sur ce point; si vous jugez à propos, vous pourriez écrire au R. P. Bernard Erhart, professeur à Saint-Blaise, qui possède la langue française, pour vous informer de l'intention du Prince-Abbé; je ne doute pas qu'il vous donnera une réponse catégorique. Il faut aussi vous observer que le Prince-Abbé actuel de Saint-Blaise, Berthold, n'est point le successeur immédiat du fameux et très savant Prince-Abbé Martin Gerbert, qui est mort l'an 1793; son successeur était le Prince Maurice qui vient de mourir subitement le 16 novembre dernier.

Il se trouve dans nos abbayes de bénédictins en Suisse des hommes très savants; mais qui se donnent absolument à ce genre de recherches comme vous le faites, je ne pourrais vous en indiquer; d'ailleurs les bibliothèques des plus fameuses abbayes comme Saint-Gall et Einsiedeln sont, ou dévastées, ou exportées; en conséquence les pièces sont très difficiles à les trouver, qui pourraient vous satisfaire.

Je crois pouvoir vous assurer, et les papiers publics l'affirment, que le pays de Valais formera une république à part, alliée avec les trois républiques voisines, qu'elle se gouvernera elle-même. Sa constance et sa fermeté seront enfin couronnées. Daignez me continuer votre attachement et de vous souvenir de moi, surtout au pied des autels; soyez persuadé de ma vive reconnaissance et recevez l'assurance de la respectueuse considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être...

(Rz, cart. 19, fasc. 10, n° 4, orig.)

Annexe VI

1

Einsiedeln, le 15 août 1823. Lettre du P. Martin de Lavallaz à un neveu [Antoine de Lavallaz].

La petite lettre que vous m'avez envoyée par le frère Léonce [Baechly], ermite de Longeborgne, je ne l'ai pas reçue de ses mains, mais par la poste qu'un maître d'école de Kriens, près de Lucerne, me l'a adressée sous une enveloppe sur laquelle il a copié l'adresse que vous avez faite sur ma lettre.

Cet ermite ne s'est pas présenté près de moi, je n'ai donc pas reçu la rétribution d'une messe que vous désirez que je la célèbre à la Sainte-Chapelle suivant votre intention.

Cependant je me suis empressé de la célébrer afin que par l'intercession de la très Sainte Vierge et Mère de Dieu, elle vous obtienne de son cher divin Fils tout ce que vous demandez et désirez pour votre famille et pour vos parents, pour votre bien-être et bonheur spirituel et temporel, et surtout qu'elle vous obtienne la félicité éternelle, après avoir joui dans ce monde d'une santé parfaite, d'un contentement inaltérable et d'un bien-être continu. Quoique je ne manque pas d'implorer tous les jours au pied des autels et par mes faibles prières la bonté et miséricorde de l'Etre suprême, je crains cependant que je ne sois pas exaucé, étant un grand pécheur; mais étant convaincu que sa miséricorde est infinie et qu'il ne regardera pas ma personne, mais les mérites infinis de son cher Fils qui est notre médiateur près de lui et qui lui offrira ses souffrances et sa mort qu'il a subies pour nous, et en conséquence nous obtiendrons ce que nous lui demandons par ses mérites infinis.

Daignez faire agréer à tous mes chers parents les sentiments de mon très parfait attachement et de mon profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être...

(Fonds Jos. de Lavallaz, P 840, orig.)

Einsiedeln, le 16 octobre 1825. Lettre du P. Martin de Lavallaz à un neveu [Antoine de Lavallaz].

Par le même étudiant qui m'a remis la lettre que vous m'avez fait le plaisir d'écrire, qui par une grâce toute particulière a eu le grand bonheur d'embrasser notre sainte, unique et vraie religion et qui est décidé avec la grâce de Dieu de persévérer dans sa bonne résolution, je vous envoie ma lettre.

J'ai été bien satisfait d'apprendre que toute votre famille, vos plus proches, et tous mes chers parents jouissent d'une bonne santé. La bonté divine me comble aussi de ses grâces et bontés ; je jouis grâce à Dieu d'une assez bonne santé à quelques infirmités près qui sont attachées à l'âge très avancé dans lequel je me trouve.

Comme je ne peux oublier de penser à tous mes chers parents, surtout dans mes faibles prières et particulièrement au pied des autels, j'espère aussi qu'ils ne m'oublieront pas dans leurs ferventes prières qu'ils adressent à l'Être suprême pour moi, afin que je puisse avec eux (quand la volonté divine nous ordonnera de passer de ce monde dans l'autre) jouir d'un bonheur éternel dans l'autre monde.

Notre révérendissime prélat [Cölestin Müller], qui a été élu par une grande majorité de voix, est pieux, savant, et possède de grands talents ; entré très jeune dans notre pensionnat, il s'est perfectionné en tout. Comme il avait une voix pour la musique très belle, il était aimé de tous. Le progrès qu'il faisait dans les sciences, ses mœurs et sa conduite très édifiantes l'ont élevé à la charge de professeur, ensuite de préfet du collège, après, nommé à la charge de curé d'Einsiedeln, et ensuite de *Statthalter* de Sonnenberg (possession considérable dans la Thurgovie appartenant à notre Abbaye) pendant dix-sept ans, et enfin élu Abbé de notre très célèbre Abbaye. Déjà dans la dernière élection notre Abbé Conrad [Tanner], il avait déjà quelques voix, mais son jeune âge a été un obstacle à son élection. Les vœux unanimes de notre Abbaye se réunissent pour implorer la bonté divine qu'elle nous le conserve très longtemps.

La bénédiction sur notre très digne Abbé a été donnée le 21 du mois d'août avec une solennité sans égale. Mgr l'évêque de Coire [Carl-Rudolf von Buol-Schauenstein], notre évêque, assisté des prélats de Rheinau [Januarius Frey] et de Pfäfers [Plazidus Pfister] canton de Saint-Gall, le bruit de l'artillerie, le militaire sous les armes, les premières personnes du magistrat du canton de Schwyz, etc., etc., en un mot jamais un prélat n'a été si solennellement installé que celui que nous avons le bonheur d'avoir.

Je vous envoie un catalogue et quelques cantates que nos écoliers ont chantées, soit sur le théâtre avec une satisfaction de tous les très respectables auditeurs, soit au repas que le monastère a donné. Je vous assure, mon très cher neveu, que depuis quarante et un ans que j'ai le bonheur d'habiter cette Abbaye, je n'ai jamais senti le moindre regret d'avoir quitté ce monde pervers. La seule chose qui me peine, c'est de voir qu'après ma mort, il ne se trouvera dans ce saint et si célèbre et très beau monastère aucun Valaisan comme religieux profès et capitulaire. Je suis le second Valaisan qui a fait sa profession à Notre-Dame-des-Ermites ; le premier était un nommé Sigismond Matter [1726-1789], de Loèche, qui est mort lorsque j'étais jeune prêtre. Il y a apparence que je serai le dernier, cela me cause un certain désagrément, mais il faut se conformer en tout à la volonté de Dieu.

Pardonnez-moi, mon très cher neveu, mon long verbiage. Je finis par vous prier de vouloir bien assurer les sentiments de mon très respectueux attachement à tous mes chers parents, et soyez persuadé de mon amitié très sincère avec laquelle j'ai l'honneur d'être...

(Fonds Jos. de Lavallaz, Suppl., P 125, orig.)

Rélation de la vie du Père Martin
Du Fay De Lavallaz Benedictin et Capitulaire
De L'Abbaye Princiére D' Einsiedlen en Suisse.

1789

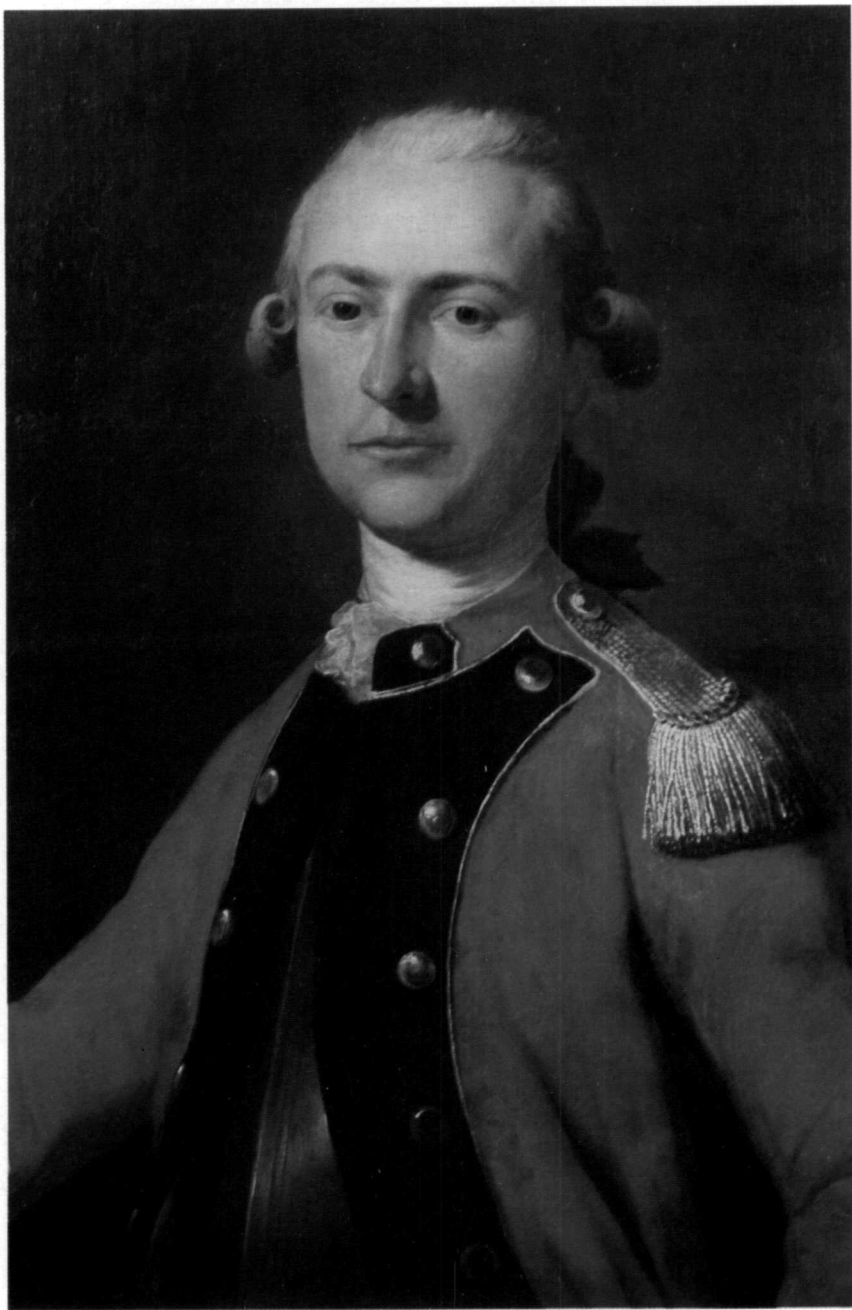
Pl. I a. — Titre de la première relation autobiographique du Père Martin.

Lorsque ma méchanceté étoit au plus haut degré, et que la mesure de mes péchés étoit presque à son comble, la grace me frappa, étant à Saintes Capitale de la Saintonge en France en garnison avec le Régiment De Courten de mon beau Père au mois D'août 1783. dormant une nuit très tranquillement; écoutez et soyez étonné. je me réveille tout à coup, mais étant parfaitement à moi même, je commençai à pleurer amèrement tout occupé de ces saintes pensées: tu dois quitter l'état militaire, et te faire moine, ou tu es perdu éternellement: et aussitôt je me rappelle le texte de St. Mathieu, où il est dit: que sert-il à l'homme de gagner tout l'univers, s'il vient à perdre son ame? texte que j'avois lu autre fois écrit sur la muraille des P. Capucins à Sion. Ô graces de Dieu! Ô saintes pensées, des quelles dépend mon éternité! oui, c'est avec raison et avec justice, que je puis m'appliquer les paroles du saint Prophète Isaie, lorsqu'il dit: j'errois dans les ténèbres, j'étois assis dans les ombres de la mort, et j'ai été éclairé tout à coup par une grande lumière. Je suis la brebis égarée, que le Divin Sauveur le bon Pasteur a cherchée, qu'il a chargée sur ses épaules, et a ramené dans son bercail. Je suis l'enfant prodigue, qui après avoir mené une

Pl. I b. — Récit de sa conversion. Page 6 de la première relation autobiographique du Père Martin.



Pl. II. — Père Martin, moine. Huile sur toile 50 × 57 cm (Abbaye d'Einsiedeln).



Pl. III. — «M. Pierre Louis Du Fay de Lavallaz, capit. du 12 X^{bre} [décembre] 1779,
âgé de 24 ans, peint à Besançon par [Johann Melchior] Wyrsh en 1780.»
(Inscription au dos du tableau.)
Huile sur toile 62 × 52 cm. (Propriété de l'hoirie François de Preux-de Lavallaz, Sierre.)

†
Prières

Qui doivent être dites plus d'esprit et de Cœur que de Bouche.

Prières faculatoires.

Vive Jesus mon Amour, et Marie sa Sainte Mere!
Jesus Christ crucifié soit dans toutes mes pensées, paroles et actions.

Bonne intention.

Mon Dieu! tout pour l'amour de vous, et pour votre gloire, uni
aux mérites de Jesus Christ, de Marie, et de tous les Saints.
Tout pour l'expiation de mes péchés, des péchés de tous les hommes,
et pour le soulagement des Ames du purgatoire.

Pl. IV a. — Prières qui suivent le premier récit autobiographique du Père Martin.

Le 6. octobre 1801. je partis de Quirswil, et j'arrivais
heureusement dans ma Patrie; et j'ai demeuré pendant quatre
mois, jusqu'à ce que mon Supérieur m'écrivit d'Éinsiedlen,
de retourner au lieu de ma Profession. Le 11. février
1802. j'arrivais à Éinsiedlen, où nous nous sommes rassem-
blés, parce qu'il a plu au bon Dieu par sa miséricorde,
et par l'intercession de la Mère de Dieu de nous ras-
sembler de nouveau dans notre ancien Monastère.

M. J. O. G. D.

Fortior est qui se, quam qui fortissima vincit
oppida, nec virtus altior ire potest.

nVLLVs . est In MVnDo sIne aLIqVa tILlV
LatIone, VIL angVstIa, et sI REX sIt

Thomas a Kempis lib. 1. cap: 22. vers: 4.

Pl. IV b. — Fin du troisième récit autobiographique du Père Martin.